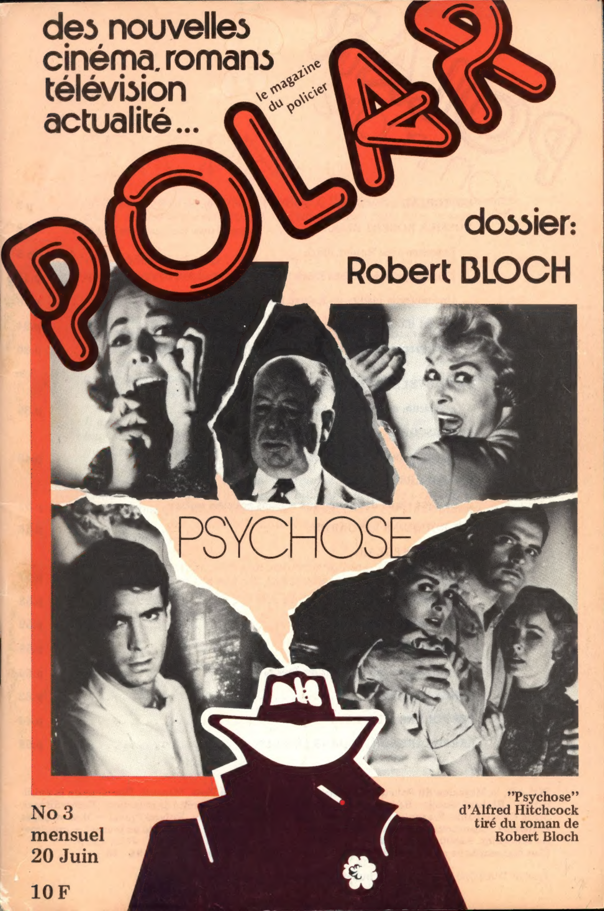

des nouvelles
cinéma, romans
télévision
actualité...
le magazine du policier
POLAR
dossier:
Robert BLOCH
PSYCHOSE
No 3
mensuel
20 Juin
10 F
"Psychose"
d'Alfred Hitchcock
tiré du roman de
Robert Bloch

POLAR
sommaire

POLAR, le Magazine du Policier, 33 passage Jouffroy, 75009 Paris. Mensuel. Directeur de la publication : Richard Bocci — Rédacteur en chef :François guérif — Comité de rédaction : RichardBocci, Serge Clérambault, François Guérif, Michel Lebrun, Pascal Mérigeau, Roland Proval — Mise en pages et dessins : Jean-Louis Zirnhelt — Documentation : Anne Robant — Publicité au journal — Imprimerie Europrint, 94600 Choisy-le-Roi — Distribution : N.M.P.P. — Dépot légal : JUIN 1979
(Les manuscrits ne sont pas retournés à leurs auteurs) TELEPHONE : 824 - 98 - 98

TARIF D'ABONNEMENT : voir bulletin d'abonnement page 61.

EDITORIAL

Le 2 Mai à 8h30 du matin, débarquait à l'aéroport de Roissy un homme grand, vêtu d'une veste rouge et d'un chapeau noir ; des lunettes de soleil masquaient son visage.

«Mr. Bloch, I presume...». A ces mots, l'homme se retourna, arbora un sourire, enleva ses lunettes de soleil et tendit la main.

Ce premier contact avec Robert Bloch devait révéler chez ce maître de la terreur (et cela ne s'est jamais démenti à aucun moment du festival de Reims) une gentillesse, une courtoisie et une douceur incomparables. Cela devait être dit. Célèbre dans le monde entier, invité d'honneur jusqu'à aujourd'hui de plus de trente festivals et conventions du policier ou de la science-fiction, Robert Bloch ne se départit jamais d'une amabilité qui séduit aussitôt son interlocuteur.

Il a séduit aussi le public du Festival. Remerciant les gens de Reims de leur accueil, il leur a dit avoir apprécié leur «petite église», avoir remarqué l'échafaudage sur le côté, et affirmé : «elle sera bien, une fois terminée». Il a rappelé qu'après avoir vu **Psychose** *la moitié des femmes américaines n'osaient plus aller prendre des douches, et a conclu : «Heureusement que je n'ai pas tué mon héroïne sur le siège des cabinets». Il a reconnu être un écrivain doué : «J'écris des romans policiers de la main droite, des nouvelles fantastiques de la main gauche et pense science-fiction».*

«**Psychose**, *a-t-il dit, est mon autobiographie». Et n'essayez pas de lui faire dire ce qu'il n'a pas dit. Désignant son traducteur, il a eu le mot de la fin : «C'est lui le ventriloque. Je ne suis que la poupée».*

François Guérif.

DOSSIER

ROBERT BLOCH



Les photos de l'interview sont de J.P. GRATIAS.

ENTRETIEN AVEC

ROBERT BLOCH

Robert Bloch — Je suis d'origine juive-allemande. Assez curieusement, nous n'avons jamais pratiqué la religion, bien que ma mère ait travaillé dans un service social Juif. Elle accueillait les immigrants qui ne parlaient pas l'anglais et qui désiraient apprendre à vivre à l'américaine. Mon père était un caissier de banque, et ma mère était également institutrice. J'ai une sœur, plus jeune que moi de deux ans.

Nous avons vécu à Chicago depuis ma naissance, 1917, jusqu'en 1923. Là, nous avons déménagé dans un faubourg de Chicago, appelé Maywood. Nous n'étions pas loin de la ville, des parents y habitaient et j'y allais chaque semaine. Je la connaissais très bien, car j'allais constamment voir des vaudevilles et des films. Mes parents adoraient le spectacle. Si ma mère n'avait pas eu à sa charge sa propre mère et une sœur cadette, elle serait probablement devenue chanteuse d'opéra comique. Le père de Florence Ziegfield dirigeait à Chicago un conservatoire de musique et s'est proposé plusieurs fois de prendre soin de sa carrière. Mais elle n'a pas pu se permettre de devenir une artiste professionnelle.



«Poupées de cendre» de Freddie Francis.

Le résultat de tout cela est que je fus constamment en contact avec le théâtre. Mon enfance fut très ordinaire, je menais une double vie. Pendant la moitié du temps je jouais comme les autres enfants ; pendant l'autre moitié je lisais.

Mes parents pensaient que l'éducation des enfants devait être permanente. Ainsi j'ai appris à jouer aux cartes à l'âge de quatre ans et c'est comme ça que j'ai connu les nombres et l'arithmétique. A sept ans, je lisais la partie «adulte» de la bibliothèque.

L'équilibre entre les jeux et la lecture n'a pas duré. Mes professeurs, me trouvant doué, m'ont fait sauté plusieurs classes. Cela a eu des conséquences désastreuses. A l'âge de huit ans, j'étais encore un petit garçon et me trouvais avec des élèves plus grands que moi de vingt centimètres. Je ne pouvais physiquement pas rivaliser avec eux. Je me suis encore plus renfermé sur moi-même et mes lectures. Dès lors, ce fut une enfance solitaire. Au collège, j'avais 12 ans, et les autres quinze ou dix-sept. Le sport ne m'intéressait absolument pas, parce que tous étaient trop forts pour moi. Mon intérêt pour la lecture et le cinéma allait croissant.

POLAR — C'est de là que date votre amour pour le cinéma muet ?



R.B. — Pour les gens vivant dans la partie centrale des Etats-Unis, le cinéma était une fenêtre ouverte sur le monde. Il n'y avait pas de radio, bien sûr pas de télévision, et les films nous donnaient une notion de ce qu'était le monde extérieur. Bien sûr, la vision n'était pas juste. Mais elle correspondait à mes rêves, et elle est restée une source d'inspiration jusqu'à aujourd'hui.

P. — Quelles étaient alors vos ambitions ?



R.B. — En 1927, nous avons déménagé dans le Wisconsin, à Milwaukee. Mon père était tombé malade, et sa maladie le paralysait peu à peu. Aussi ma mère décida-t-elle de retourner travailler à Milwaukee, là où elle vivait avant son mariage. Elle devint le soutien de famille, et à dix ans, je devais assumer certaines responsabilités quand elle était à son travail.

«Celui qui n'existait pas» de William Castle



Robert Bloch au festival de Reims.



Mon ambition était alors de devenir peintre. Mais j'avais une mauvaise vue, due à mes lectures constantes. Aussi décidai-je de devenir comédien (au lycée, j'écrivais des petits sketchs que j'interprétais). Mais la dépression arriva, et il n'y avait pas de travail pour un comédien. C'est alors que l'opportunité d'écrire se présenta.

P. - Quand avez-vous commencé à écrire ?



R.B. — A l'âge de quinze ans, mon magazine préféré était *Weird Tales.* C'était le seul magazine qui publiait du fantastique (un ou deux autres publiaient de la science-fiction). Il n'y avait pas de livres fantastiques, pas d'anthologie, seulement quelques rééditions d'Edgar Poe. Mon écrivain préféré était H.P. Lovecraft, un homme dont j'avais toujours admiré le talent depuis que j'avais acheté mon premier *Weird Tales* à l'âge de dix ans. A la fin du magazine, les fans pouvaient échanger des informations, beaucoup d'entre eux discutaient des nouvelles de Lovecraft éditées au début des années vingt. Je désirais beaucoup lire ces nouvelles, et à l'âge de quinze ans j'ai pris un jour mon courage à deux mains et j'ai écrit ma première lettre de fan à Mr. Lovecraft, aux bons soins de *Weird Tales.* Je lui demandais où je pouvais obtenir de vieux numéros contenant ses histoires. La réponse de Lovecraft vint de Providence, Rhode Island. Il me disait qu'il était en train de déménager et qu'il serait très heureux de m'envoyer ses exemplaires personnels des magazines où étaient ses histoires. Il m'envoya une liste de ces histoires et ajouta : «Comme je change de maison, j'ai répertorié tous mes livres fantastiques. En voici la liste au cas où vous aimeriez en emprunter quelques-uns».

«Le jardin des tortures» de Freddie Francis.

Essayez d'imaginer ce que cela voulait dire pour un garçon de quinze ans, vivant dans le Middlewest, et qui ne connaissait personne. Voilà son idole, vivant dans l'Est (l'endroit prestigieux pour les écrivains à cette époque) qui répond à sa lettre et lui fait une offre si généreuse. Naturellement j'ai demandé les magazines, et nous avons commencé à correspondre. A la quatrième ou cinquième lettre, Lovecraft me demande si j'avais essayé d'écrire. «Si vous êtes intéressé de tenter l'expérience, je serais très heureux de lire vos histoires et d'en faire la critique».

J'ai donc tenté l'expérience, mais Lovecraft n'a pas critiqué mes histoires, il les a louées. Elles étaient mauvaises, mais il m'a encouragé à persévérer. De temps en temps, il suggérait un ou deux changements, mais il ne les faisait pas lui-même. Rappelez-vous que tout ça se passait en 1932, en pleine dépression. L'année suivante, quand mon professeur de littérature me demanda de faire un exposé sur mon écrivain préféré je choisis Lovecraft et parlai de ses œuvres. Mon professeur fut effondré. Comment pouvais-je choisir ce charlatan insignifiant qui écrivait pour un horrible «pulp» avec des photos de femmes nues en couverture ? Elle n'avait jamais entendu parler de lui, et personne n'en entendrait jamais parler. C'est probablement la seule fois où j'ai eu une mauvaise note.

L'année suivante, à 17 ans, je passais mes examens. J'avais alors envoyé 4 ou 5 nouvelles à Lovecraft et commencé, par son intermédiaire, à correspondre avec August Derleth et Clark Ashton Smith. J'appris que Lovecraft avait l'habitude de faire ce genre de choses avec beaucoup de jeunes écrivains, qui étaient ses protégés et qu'il encourageait à devenir écrivains professionnels. J'étais le plus jeune du «cercle Lovecraft.»

17 ans, et pas les moyens financiers pour faire des études supérieures, au milieu de la grande dépression. Je n'avais pas le choix. Trouver un emploi était impossible : il ne me restait qu'une issue : écrire. J'ai pris une table, une machine à écrire d'occasion ; j'ai mis la machine sur la table, une feuille de papier dans la machine et j'ai appris à taper en commençant à écrire. Six semaines plus tard, j'avais vendu ma première histoire à *Weird Tales.* Naturellement, j'étais influencé par Lovecraft et son style et l'imitai au début. A ma quatrième nouvelle, je demandai à Lovecraft la permission de l'utiliser comme un personnage et de le tuer. Il accepta dans un petit texte en cinq langues, signé par son personnage Abdul Alhazred. Il lut ma nouvelle et me demanda s'il pouvait écrire une suite et me tuer à son tour. Il le fit, et me dédia l'histoire. C'est pourquoi je pense que, quoi qu'il arrive, j'aurai toujours une place dans la littérature, probablement dans une note expliquant que je suis la seule personne à qui Lovecraft ait dédié une histoire.



Robert Bloch lors de la remise de son «Bouchon de Cristal»



«Le jardin des tortures» de Freddie Francis.

«Asylum» de Roy Ward Baker.





« Le cabinet du Docteur Caligari» de Roger Kay.

Voilà mes début, et, bien sûr, je ressens une immense gratitude envers cet homme.

P. — Quels étaient les jeunes écrivains du cercle Lovecraft ? Etes-vous entré en contact avec eux ?



R.B. — Cela a fait boule de neige. Quand j'ai commencé à écrire, d'autres personnes qui voulaient écrire ont correspondu avec moi. L'un d'entre eux était Henry Kuttner. Il travaillait dans une agence, tenue par son oncle. Je l'ai mis en contact avec Lovecraft. Ils ont correspondu un an, puis Lovecraft est mort d'un cancer, à l'âge de 46 ans en 1937. Ce fut un coup terrible pour nous tous qui correspondions avec lui. J'étais si abattu, que cela a dû se deviner dans mes lettres, et la mère de Kuttner m'a invité chez eux, en Californie. J'y suis resté cinq semaines, à Beverly Hills, à quelques mètres de l'endroit où mon agent littéraire aurait son bureau 25 ans plus tard.

J'étais là depuis deux semaines quand un des écrivains avec qui Kuttner correspondait, est venu en vacances. C'était Catherine Moore, qu'il épousa quelques années plus a tard. Il y avait aussi le fils d'un acteur, qui voulait devenir écrivain : Fritz Leiber. Nous sommes allés à un meeting d'une Société de gens de Science-fiction, et nous avons rencontré Forrest J. Ackerman. Nous tous, au même endroit, à cette époque et si terriblement jeunes.

P. — Vous n'êtes revenu à Hollywood que vingt-trois ans plus tard ?



R.B. — Oui. Après avoir quitté Kuttner, je suis revenu à Milwaukee, j'ai continué à écrire. En 1940, j'ai mené, avec un ami, une campagne politique. Nous écrivions les discours d'un candidat à la mairie, mais voulions rester dans l'ombre. Notre candidat se présentait contre un homme en place depuis 24 ans.

Nous pensions, mon ami et moi, que nous pourrions avoir une situation si notre candidat était élu. Nous n'avions pas réalisé qu'en restant totalement dans l'ombre, nous ne pouvions, par la suite, prétendre obtenir un poste. Puis la guerre est arrivée. Je n'ai pas été mobilisé. Je suis entré dans une agence de publicité en 1942. Ma femme était enceinte, et il fallait que j'aie des revenus réguliers.

Au bout de six mois, j'écrivais tous les textes publicitaires de l'agence, et le directeur, qui m'avait pris en stage seulement me demanda de rester. J'y suis resté onze ans. Pour lui, les affaires marchaient bien et il décida de se lancer dans les publicités à la radio, le show-business etc.. Aussi je suis parti. Ma femme avait une mauvaise santé. Je l'ai emmenée dans sa ville natale, au Wisconsin, pensant qu'elle serait mieux près de sa famille et de ses amis. Ainsi, avec une fille de onze ans à charge, je me suis remis à écrire à plein temps. J'ai vécu presque sept ans là-bas. Une fois par semaine, j'allais à Milwaukee pour un show télévisé. Après cela, vint l'époque hollywoodienne. Entretemps, lorsque je travaillais à l'agence, j'ai écrit une série d'émissions radiophoniques : *Stay tuned for terror* : j'ai adapté 39 de mes histoires. Le producteur voulait faire une seconde série, mais il s'est tué dans un accident d'avion et ce fut la fin du projet.



Léo Malet et Robert Bloch à Reims.

«Asylum» de Roy Ward Baker.

P. — Quand avez-vous émigré en Californie ?



R.B. — Je suis venu à Hollywood parce qu'un de mes amis, Samuel Peebles y travaillait et pensait que je pouvais bien gagner ma vie en écrivant pour la télévision. Mais je ne voulais pas écrire des feuilletons. En 1959, mon roman *Psychose* était acheté pour le cinéma, mais mon agent ne savait pas par qui ; cela ne me rapporta que très peu d'argent et ce ne fut pas, contrairement à ce qu'on a écrit, ce qui m'a fait venir à Hollywood. En Octobre, Peebles m'appela : «J'ai trouvé un feuilleton pour toi. Le titre : *Lock up*. L'acteur : Mac Donald Carey. L'histoire : un district attorney, sans armes, qui résoud une énigme. J'ai parlé au producteur. Tu feras le premier épisode pour le minimum syndical, soit 1148 dollars. Si le producteur n'aime pas ton travail, je lui ai promis un de mes épisodes en échange. Viens chez moi. Tu as trois semaines. De toutes façons tu ne peux pas perdre. Ou ça marche, ou c'est trois semaines de vacances.»

La générosité des auteurs n'est pas une légende. La proposition était telle que je ne pouvais pas refuser. J'ai tenté l'expérience. Le premier épisode fut immédiatement accepté et un second demandé. Le second fut pris et un troisième commandé.

Après cinq semaines, j'ai cherché un appartement en me promettant de faire venir ma famille pour le premier Janvier. Puis Alfred Hitchcock acheta une de mes histoires, puis une deuxième. Tout allait bien, et soudain, une grève des scénaristes éclata. Elle dura cinq mois pendant lesquels nous n'avions pas le droit d'écrire pour la télévision ou le cinéma. Au lieu de faire venir ma famille, je suis resté seul pour écrire des nouvelles et quelques scripts d'avance. A la fin de l'année scolaire, tout était arrangé. Depuis, je vis à Hollywood.


«Asylum» de Roy Ward Baker.


«Le jardin des tortures» de Freddie Francis.

P. — Vous avez écrit des histoires fantastiques, policières et de science-fiction ? Préférez-vous un des genres ?

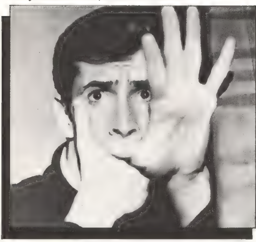
R.B. — Je préfère sûrement mes histoires fantastiques ; ensuite viennent les policières ; celles de science-fiction en dernier et sans hésitation.

P. — Avez-vous un roman préféré ?

R.B. — Oui, *Le crépuscule des stars.* Si je ne devais pas gagner ma vie en faisant peur aux gens, c'est ce genre d'histoire que j'écrirais.

FILMO GRAPHIE

«Psychose» d'Alfred Hitchcock



1960 **PSYCHO**
USA - Distribué par Paramount, bien que tourné en majeure partie aux studios Universal; le film est actuellement distribué par Universal.
Producteur : Alfred Hitchcock
en France : **PSYCHOSE**
sortie : 2 Décembre 1960
Réalisat. : Alfred Hitchcock
Scénario : Joseph Stefano d'après le roman PSYCHO de Robert Bloch
Photo : John L. Russel - effets spéciaux : Clarence Champagne, titre dessiné par Saül Bass
Musique : Bernard Herrmann
Interp. : Anthony Perkins (Norman Bates), Janet Leigh (Marion Crane), Vera Miles (Lila Crane), John Gavin (Sam Loomis), Martin Balsam (Milton Arbogast), John McIntire (Sheriff Chambers), Simon Dakland (Dr Richmond), Frank Albertson (Tom Cassidy), Pat Hitchcock (Caroline) Waughn Taylor (Georges Lowery), Mort Mills (Motard de la police), Alfred Hitchcock (L'homme coiffé d'un chapeau de cow-boy à l'extérieur du bureau)

1962 **THE COUCH** *- inédit en France*
USA - distribué par Warner Bros - Production : Owen Crump
Réal. : Owen Crump
Scén. : Robert Bloch d'après une histoire originale de Blake Edwards et Owen Crump
Photo : Harold Stine - Musique Frank Perkins
Interp. : Grant Williams (Charles Campbell) Shirley Knight (Terry), Onslow Stevens (Dr Janz), William Leslie (Lindsay) Anne Helm (Jean Quimby), Simon Scott (Lieutenant Kritzman), Michael Bachus (Sergent Bonner), John Alvin (Sloan), Harry Holcombe (D.A.), Hope Summers (Mrs Quimby)

Certaines filmographies datent ce film de 1961, année de la première présentation. 1962 est la date du copyright. Le scénario de ce film a été novelizé par Bloch et publié en 1962 (voir Bibliographie).

1962 **THE CABINET OF CALIGARI** *(en Grande Bretagne : THE CABINET OF DOCTOR CALIGARI)*
USA - distribué par 20th Century Fox - Prod. : Robert Lippert et Roger Kay
Réal. : Roger Kay
En France : **LE CABINET DU DOCTEUR CALIGARI**
sortie : 20 Mars 1963
Scén. : Robert Bloch
Photo : John L. Russel - Mus.: Gerald Fried
Interp. : Glynis Johns (Jane Lindstrom), Dan O'Herlihy (Paul/Caligari), Richard Davalos (Mark), Lawrence Dobkin (David) Constance Ford (Christine), J. Pat O'Malley (Martin), Vicki Trickett (Jeanie), Estelle Winwood (Ruth) Charles Fredericks (Bob)

Bien que certaines filmographies mentionnent que ce film est adapté du classique DAS KABINETT DES DOKTOR CALIGARI (1919), il n'est en aucun cas un remake de l'œuvre célèbre de Robert Wiene.





« Le cabinet du Docteur Caligari» de Roger Kay.

«La Meurtrière diabolique» de William Castle



«Celui qui n'existait pas» de William Castle

1963 **STRAIT JACKET**
USA - Distribué par Columbia
Prod. : William Castle
En France : **LA MEURTRIERE DIABOLIQUE**
sortie : 24 Mars 1965
Réal. : William Castle
Scén. original : Robert Bloch
Photo : Arthur Arling - Mus.: Van Alexander
Interp. : Joan Crawford (Lucy Harbin), Diane Baker (Carol) Leif Erickson (Bill Cutler), Howard St John (Raymond Fields), Rochelle Hudson (Emily Cutler), John Anthony Hayes (Michael Fields), George Kennedy (Leo Krause), Edith Atwater (Mrs Fields), Mitchell Cox (Dr Anderson), Lee Yeary (Frank)

Selon Robert Bloch, c'est Joan Crawford qui imposa sa présence sur le plateau pendant le tournage à William Castle, producteur-réalisateur du film.

1964 **THE NIGHT WALKER**
USA - distribué par Universal
Prod. : William Castle
En France : **CELUI QUI N'EXISTAIT PAS**
sortie : 17 Mars 1965
Réal. : William Castle
Scén. : Robert Bloch d'après WITCHES' FRIDAY, une histoire de Elizabeth Kata
Photo : Harold Stine - Mus.: Vic Mizzy
Interp.: Robert Taylor (Barry Morland), Barbara Stanwyck (Irene Trent) Judi Meredith (Joyce), Hayden Rorke (Howard Trent), Rochelle Hudson (Hilda), Marjorie Bennett (manager), Jess Baker (Malone), Tetsu Kamai (le jardinier) Ted Durant (le narrateur)

«Poupées de cendre» de Freddie Francis.



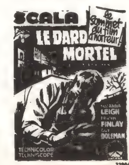
«Le crâne maléfique» de Freddie Francis.



1965 **THE SKULL**
Grande-Bretagne - Distribué par Paramount - Prod. : Max J. Rosenberg et Milton Subotsky
En France : **LES FORFAITS DU MARQUIS DE SADE,** *puis, après un procès intenté (et gagné) par Xavier de Sade,* **LE CRANE MALEFIQUE**
sortie : 27 Avril 1966
Réal. : Freddie Francis
Scén. : Milton Subotsky d'après la nouvelle THE SKULL OF MARQUIS DE SADE de Robert Bloch
Photo : John Wilcox - Mus. : Elizabeth Lutyens
Interp. : Peter Cushing (Professor Christopher Maitland), Patrick Wymark (Marco), Christopher Lee (Sir Matthew Phillips), Jill Bennett (Jane Maitland), Nigel Green (Wilson), George Coulouris (Dr Londe), Michael Gough (The auctioneer) Patrick Magee (Police Doctor), Peter Woodthorpe (Travers)

1966 **THE PSYCHOPATH**
Grande-Bretagne - Distribué par Paramount - Prod. : Max J. Rosenberg et Milton Subotsky
En France : **POUPEES DE CENDRE**
sortie : Février 1967
Réal. : Freddie Francis
Scénario original de Robert Bloch
Photo : John Wilcox - Mus. : Elizabeth Lutyens
Interp. : Patrick Wymark (Inspecteur Holloway), Margaret Johnston (Mrs Von Sturm), John Standing (Mark Von Sturm), Alexander Knox (Frank Saville), Judy Huxtable (Louise Saville), Don Borisenko (Donald Softis), Colin Gordon (Dr Glyn), Thorley Walters (Martin Roth), Robert Crewdson (Victor Ledoux), Tim Barrett (Morgan), Frank Forsyth (Tucker)

THE DEADLY BEES
Grande-Bretagne - Distribué par Paramount - Prod. : Max J. Rosenberg et Milton Subotsky
En France : **LE DARD MORTEL**
sortie : 27 Juillet 1967
Réal. : Freddie Francis
Scén. : Robert Bloch et Anthony Marriott d'après le roman A TASTE FOR HONEY de Henry Fitzgerald Heard
Photo : John Wilcox - Mus. : Wilfrid Josephs
Interp. : Suzanna Leigh (Vicky Robbins), Frank Finlay (Manfred), Guy Doleman (Ralph Hargrove) Catherine Finn (Mrs Hargrove), John Harvey (Thompson), Michael Ripper (Hawkins) Tim Barrett (Harcourt), James Cossino (Coroner), Frank Forsyth (Docteur)





1967 **TORTURE GARDEN**
Grande-Bretagne - Distribué par Columbia - Prod. : Max J. Rosenberg et Milton Sobotsky
En France: **LE JARDIN DES TORTURES**
Sortie : 1968
Réal. : Freddie Francis
Scén. : Robert Bloch d'après ses nouvelles :
- ENOCH (en France Enoch dans «Fiction» No 10, Déc. 66)
- THE MAN WHO COLLECTED POE (En France L'homme qui collectionnait Poe dans Contes de terreur, 1974)
- Mr STEINWAY
- TERROR OVER HOLLYWOOD
Photo : Norman Warwick
Mus. : Don Banks et James Bernard
Interp. : Jack Palance (Ronald Wyatt), Burgess Meredith (Dr Diabolo), Beverly Adams (Carla Hayes), Peter Cushing (Lancelot Canning), Barbara Ewing (Dorothy Endicott), Michael Bryant (Colin Williams), Maurice Denham (L'oncle de Colin), John Standing (Leo Winston), Robert Hutton (Bruce Benton)

1970 **THE HOUSE THAT DRIPPED BLOOD**
Grande-Bretagne - distribué par Cinerama - Prod. : Max J. Rosenberg et Milton Subotsky
En France : **LA MAISON QUI TUE**
Réal. : Peter Duffel
Scén. : Robert Bloch d'après ses nouvelles :
- METHOD FOR MURDER (En France Dominick dans Contes de terreur, 1974)
- WAXWORKS
- SWEETS TO THE SWEET (En France Irma la douce dans Histoires d'outre monde, 1966)
- THE CLOAK (En France La Cape dans les meilleurs récits de Unknown, 1976)
Photo : Ray Parslow - Mus. : Michael Dress
Interp. : John Bennett (Inspecteur Holloway), John Brians (Stoker), Denholm Elliot (Charles Hillyer), Joannna Dunham (Alice Hillyer), Tom Adams (Dominick), Peter Cushing (Philip Grayson), Joss Ackland (Rogers), Christopher Lee (John Reid), Jon Pertwee (Paul Anderson), Ingrid Pitt (Carla Lind)




«Le jardin des tortures» de Freddie Francis.



«La maison qui tue» de Peter Duffel.

1972 **ASYLUM**
Grande-Bretagne - Distribué par Cinerama - Prod.: Max J. Rosenberg et Milton Subotsky
En France : **ASYLUM**
sortie : 15 Avril 1973
Réal. : Roy Ward Baker
Scén. : Robert Bloch d'après ses nouvelles :
- FROZEN FEAR (En France Surgelé dans Contes de terreur, 1974)
- THE WEIRD TAILOR (En France L'improbable vêtement dans Contes de Terreur, 1974)
- LUCY COMES TO STAY
- THE PIN MANNIKING OF HORROR (En France L'épingle dans Contes de Terreur, 1974 et dans 13 histoires d'objets maléfiques, 1975)
Photo : Dennis Coop - Mus. : Douglas Gamley, thèmes de Moussorgky
Interp. :
1er sketch : Barbara Parkins (Bonnie), Richard Todd (Walter), Sylvia Syms (Ruth),

2ème sketch : Peter Cushing (Smith), Barry Morse (Bruno) Anne Firbank (Anna), John Franklyn-Robbins (Stebbins),

3ème sketch : Britt Ekland (Lucy), Charlotte Rampling (Barbara), James Villiers (George), Megs Jenkins (Miss Higgins)
4ème sketch : Herbert Lom (Byron), Patrick Magee (Dr Rutherford), Robert Powell (Dr Martin), Goeffrey Bayldon (Max)

Le scénario du film a été novelizé par un tâcheron, William Johnston, et publié en France par Gallimard (Série Noire No 1693) sous le titre «Les Délirants», alors que, à notre connaissance, la nouvelle «Lucy comes to stay» de Robert Bloch est toujours inédite en France. Sans Commentaires !!!



«Asylum» de Roy Ward Baker.

SOURCES - **The american film institute catalogue - feature films 1961-70** *edit. Bowker, 1976*
- **The british film catalogue 1895 - 1970** *by Dennis Gifford, edit. David &Charles, 1973*

NOTA 1) certaines sources créditent Robert Bloch du scénario de THE EYE OF THE CAT, réalisé par David Lowell Rich. Interrogé à ce sujet, Robert Bloch est formel : il n'a pas écrit ce scénario. C'est Joseph Stefano qui a écrit le scénario.

2) Selon Jack Edmund Nolan (Films in review), il existe une adaptation pirate de la nouvelle « Yours Truly, Jack The Ripper» par Barre Lyndon (qui avait déja adapté la nouvelle pour la TV en 1961). Il s'agit de «Dark Intruder», film US de 1965, distribué par Universal (Réal. : Harvey Hart, avec Leslie Nielsen, Mark Richman, Judi Meredith, Vaughn Taylor et Werner Klemperer).



LA NOUVELLE



BELZEBUTH

une nouvelle inédite de Robert Bloch

Howard était encore à moitié endormi lorsqu'il entendit le bourdonnement. C'était un bruit sourd et lancinant, en équilibre précaire à la lisière de la conscience. Pendant un moment, Howard se demanda si le son provenait de la partie endormie ou de la partie éveillée de son cerveau. Il lui arrivait souvent d'entendre des bruits étranges dans son sommeil ; parfois, c'était lui-même qui les provoquait. Ainsi, Anita se plaignait toujours de cette manie qu'il avait de se réveiller au milieu de la nuit en hurlant à pleins poumons. Mais il avait bien des raisons d'être nerveux, dans sa situation ; et puis de toute façon, Anita se plaignait sans arrêt pour un oui ou pour un non.

Le bourdonnement s'enfla, insistant. Howard savait à présent qu'il était complètement réveillé. Il sentait la réaction de son corps à la chaleur moite de la chambre : l'engourdissement de ses membres et le

contact glacé de la transpiration sur sa peau.

Bzzzzzzz.

Howard ouvrit les yeux.

La pièce était plongée dans la pénombre, mais le soleil de Californie qui filtrait à travers le brouillard filtrait également à travers les stores. Juste de quoi transformer le petit appartement en étuve et donner à Howard un aperçu de ce qu'il ne voulait pas voir : le living-room encombré de meubles et de vêtements disposés en éventail autour du lit pliant; la minuscule cuisine, de l'autre côté de la porte, avec une pile d'assiettes sales entassées dans l'évier ; et dans le coin, sur la table, cette satanée machine à écrire portative, avec son chariot désespérément vide et ses touches inutiles qui faisaient penser à des rangées de dents poussiéreuses.

Des rangées de dents poussiéreuses... Dis donc, l'ami, mais tu es un fameux écrivain ! Quand tu dors, tout au moins.

Mais il ne dormait pas, puisqu'il entendait ce bourdonnement. Plus fort, de plus en plus fort. Maudite mouche ! Comment avait-elle pu entrer, avec toutes les fenêtres hermétiquement fermées ? Quelle que fût la chaleur, Anita ne voulait pas entendre parler d'ouvrir les fenêtres quand elle avait ses bigoudis sur la tête. Et elle avait toujours ses bigoudis sur la tête...

Bzzzzzzzzz.

Howard se mit sur son séant. Le bruit était trop fort pour provenir de la cuisine ; il devait provenir de la chambre même. Il se tourna vers la forme indistincte allongée près de lui dans le lit.

Le soleil faisait luire les bigoudis. Un rayon jouait sur le cou d'Anita, faisant cruellement ressortir son double menton.

La mouche était là. Howard crut tout d'abord que c'était le grain de beauté d'Anita. Mais les grains de beauté ne bougent pas. Et ils ne bourdonnent pas.

Aucun doute, c'était bien une mouche. Howard regarda Anita, songeant à quel point il haïssait cette créature bruyante, éprouvante pour les nerfs, toujours là à vous tourner autour quand vous n'en voulez pas, réclamant votre attention, violant votre intimité. Une créature sale et horripilante, vautrée dans l'ordure...

Presque malgré lui, il avait levé la main, et voilà que sa main s'abattait. Il voulait simplement frapper la bestiole - pas trop fort : juste de quoi l'écraser, la détruire. Parce qu'il fallait qu'il la détruise, il fallait qu'il s'en débarrasse.

Howard n'eut pas conscience du coup ni de sa force. Il fut ramené à la réalité par la formidable explosion du hurlement d'Anita.

«Espèce de *salaud* !» Elle se dressa et se mit à le frapper avec fureur, à coups redoublés, en hurlant de plus en plus fort. «Tu... tu as voulu me tuer pendant que je dormais...»

C'était dingue, elle était complètement folle. Il tenta de lui expliquer que c'était à cause de la mouche, qu'il avait simplement voulu écraser la mouche, mais elle refusa de l'écouter. Elle n'écoutait jamais rien quand elle piquait une de ses crises d'hystérie ; elle se mettait à pleurer, à sangloter, et finissait par s'enfermer à double tour dans la salle de bains. A quoi bon répéter une fois de plus la même scène, tambouriner à la porte en bafouillant des excuses ? Il n'avait qu'une chose à faire : trouver ses vêtements, s'habiller et récupérer sa serviette sous les affaires d'Anita jetées en vrac par terre. Son rendez-vous était à dix heures et il était déjà neuf heures passées. Il fallait absolument qu'il arrive à temps.

Dans sa hâte, Howard oublia complètement la mouche. Il était trop occupé à se demander s'il allait consacrer les vingt minutes suivantes à avaler un café au drugstore du coin ou à courir se faire raser chez le



coiffeur. Il opta finalement pour le coiffeur ; mieux valait qu'il eût l'air présentable pour son rendez-vous.

La chance était avec lui : la voiture démarra du premier coup et il arriva chez le coiffeur sans encombre. Il y avait un fauteuil de libre. Howard s'y installa, en remerciant le ciel que les serviettes chaudes étouffent le son de la radio et lui épargnent la vue des photos dédicacées collées sur le mur. Pourquoi diable les coiffeurs de cette ville se croyaient-ils obligés de mettre la radio à pleine puissance et de défigurer les murs avec des photos défraîchies d'acteurs non moins défraîchis ?

Et pourquoi n'avaient-ils pas l'élémentaire bon sens de tenir leurs boutiques propres ?

Howard se surprit à arracher la serviette nouée autour de son cou, sans attendre que le coiffeur ait terminé de lui appliquer sa lotion après-rasage.

«C'est tout de même incroyable ! s'écria-t-il. Vous n'êtes donc pas capable d'empêcher ces mouches d'entrer ?»

Il n'avait pas été dans ses intentions de frapper. D'ailleurs, à la réflexion, il n'avait guère vu qu'une seule mouche qui bourdonnait au plafond, juste dans son champ de vision, alors qu'il était assis la tête en arrière dans son fauteuil.

Mais Howard ne se fit cette réflexion qu'une fois dehors, alors que le mal était déjà fait. Ce pouilleux de coiffeur lui avait décoché un de ces regards...

Bah, il se garderait à l'avenir de retourner chez lui, voilà tout. Il y avait des tas d'autres coiffeurs dans le coin.

En revanche, il n'y avait pas tellement de producteurs. Du moins, pas tellement qui soient prêts à conclure une affaire avec lui. Tout en se dirigeant vers l'entrée du studio, Howard se promit de garder cette pensée présente à l'esprit. Il épingla sur son visage un grand sourire à l'intention du gardien - et un sourire encore plus grand pour miss Rogers, la secrétaire du bureau d'accueil des *Productions Trebor.* Mais il réserva son plus grand sourire pour Joe Trebor lui-même.

Ce ne fut pas facile. Pour commencer, il y eut cette sacrée demi-heure d'attente dans le bureau d'accueil. Ça, c'était du Trebor typique. Mais les producteurs sont tous les mêmes. Ils ont tous la même technique : donner un rendez-vous, le décommander et en donner un autre, quitte à vous bousculer : «Le plus tôt possible, nous sommes bien d'accord ? Demain matin, par exemple ? Parfait... Soyez à dix heures pile dans mon bureau. Je dirai au gardien de vous laisser entrer.»

Alors vous vous présentez à dix heures pile, votre serviette à la main, en veillant soigneusement à ce que votre super-grand sourire ne s'affaisse pas aux commissures. Puis vous restez comme un imbécile dans la salle d'attente, assis sur une petite chaise inconfortable, passant votre temps à croiser et à décroiser les jambes, et vous vous évertuez à ne pas regarder la secrétaire qui appelle par l'interphone, toutes les deux minutes, le type qui était censé vous recevoir sur-le-champ. De temps à autre, vous voyez entrer et sortir du saint des saints de jeunes impresarios, les cheveux juste un peu trop longs, le pantalon juste un peu trop serré aux hanches - des petits malins qui sont toujours un peu en avance sur vous pour placer leur boniment et conclure une affaire pour le compte de quelqu'un d'autre.

Howard pénétra dans le bureau de Joe Trebor à dix heures trente-deux. Il y resta six minutes.

Trois minutes plus tard, il s'engouffrait dans une cabine téléphonique en verre, composait sur le cadran - d'un doigt qui n'arrêtait pas de trembler - le numéro du Dr Blanchard et déversait dans le combiné un flot de paroles incohérentes, en s'interrompant de temps à autre pour chas-

ser l'insecte qui tournoyait follement à l'intérieur de la cabine.
«Elle me suit ! hurla-t-il dans le combiné. Cette maudite bestiole me suit...!»

«Voulez-vous tout me raconter, à présent ?» s'enquit posément le Dr Blanchard, tandis que Howard s'effondrait dans le grand fauteuil recouvert de cuir.
Vingt minutes à peine s'étaient écoulées depuis son coup de téléphone, mais Howard était maintenant parfaitement calme. Et, bien entendu, il ne demandait qu'à tout raconter.
C'était pour cela qu'il avait appelé Blanchard, quoique ce ne fût pas le jour de sa séance hebdomadaire. C'était pour cela qu'il était venu en courant se réfugier ici, dans ce calme bureau où on pouvait s'asseoir et se détendre sans que personne fasse pression sur vous.
Ce n'était pas comme le bureau de Joe Trebor... Justement, il était en train d'en parler au docteur : cette grande pièce froide, avec les tableaux modernes sur les murs, le vaste bureau, l'imposant fauteuil directorial avec, en face, un siège bas - celui dans lequel vous avez pris place. Quand vous vous êtes assis, le producteur a baissé les yeux sur vous, et vous avez dû lever les yeux vers lui. Vous avez regardé le bureau nu, en vous disant : cet homme est trop important pour perdre son temps avec les élucubrations d'un écrivain. Vous avez regardé l'interphone et l'appareil téléphonique à six boutons, qui montrait à quel point ce producteur était occupé, puis vous avez admiré la carafe d'eau en argent massif, qui montrait à quel point il était riche. Enfin, vous avez regardé la photo de la femme et des gosses, qui était censée montrer à quel point cet homme était un bon citoyen - à supposer que vous n'ayez pas entendu des échos sur sa façon d'interviewer les jeunes actrices débutantes.
Mais à aucun moment vous n'avez regardé carrément Joe Trebor, parce que c'était lui qui vous observait. Il attendait que vous lui présentiez votre scénario. Vous avez donc sorti vos notes de votre serviette et vous avez commencé à les lire - tout en ayant parfaitement conscience de perdre votre temps avec un producteur comme celui-là, un type qui ne cessait de vous interrompre pour suggérer des modifications ineptes, un type qui ne comprenait absolument rien au sens profond de votre histoire. Lui, il n'avait que le mot «intrigue» à la bouche, ou des remarques du genre : «Pourquoi ne pas changer carrément cette scène et la jouer en extérieurs ?» Bref, le type même du producteur sans scrupules.
Là-dessus, le bourdonnement.
Encore ce *bzzzzz*, juste au moment où vous essayez de vendre, d'emporter le morceau. Ce *bzzzzz* qui finit par couvrir votre voix.
Vous avez alors levé les yeux et vous avez vu la mouche perchée sur le bouchon de la carafe en argent. Elle était là à frotter ses pattes minuscules les unes contre les autres, comme pour les nettoyer. Et il vous suffirait d'observer ces pattes au microscope pour comprendre qu'elles aient besoin d'être nettoyées, parce qu'elles sont couvertes de saleté.
Vous avez ensuite regardé Joe Trebor, qui secouait la tête en souriant. «Désolé», a-t-il dit, «mais je ne vois pas très bien l'intérêt de cette histoire. Vous n'avez toujours pas maîtrisé votre intrigue». Et tout en disant cela, il frottait ses mains l'une contre l'autre parce qu'elles étaient couvertes de saleté. Il avait marché dans la saleté, il laissait des traces de saleté partout où il allait. Et puis d'abord, de quel droit vous parlait-il ainsi en bourdonnant ? Et de quel droit gardait-il dans son bureau des mouches qui venaient vous troubler alors que vous racontiez votre histoire, cette histoire sur laquelle vous avez sué pendant des semaines dans votre minable studio transformé en fournaise, avec Anita



qui vous tournait autour dans son peignoir crasseux, sans cesser de gémir et de se plaindre ?

Oui, vous avez pensé tout cela, mais il faut croire qu'à un moment vous avez pensé tout haut car Joe Trebor s'est levé, l'air mécontent, et il a dit quelque chose que vous n'avez pas compris à cause de ce satané bourdonnement. Alors vous avez souri, les lèvres serrées très fort, refusant d'admettre que vous aviez frappé la mouche - alors que vous saviez pertinemment l'avoir fait. Ensuite, vous avez couru appeler le docteur et vous l'avez vue là - la mouche, la même mouche, cette petite bestiole noire dotée d'un million d'yeux qui voient tout, partout, et qui se trouvait en ce moment même avec vous dans la cabine téléphonique, et qui bourdonnait tout en vous écoutant. Elle vous voyait, elle vous entendait, elle vous poursuivait à travers toute la pourriture du monde.

Howard sentit que le Dr Blanchard comprenait, parce qu'il hochait posément la tête, calme et détendu, et il n'y avait rien d'anormal dans ses yeux. Ils n'étaient pas comme ceux d'Anita, ceux du coiffeur ou ceux de Joe Trebor - tous ces yeux qui posaient sur lui un regard accusateur. Ils n'étaient pas non plus comme les yeux de la mouche, ces yeux qui l'observaient, comme en attente. Le Dr Blanchard, lui, comprenait vraiment.

Voilà qu'il demandait à Howard de tout lui raconter, de lui dire quand la mouche lui était apparue pour la première fois et de quand datait, dans son souvenir, sa hantise des mouches. Mais il devait savoir que le fait de parler de ces choses-là rendait Howard un peu nerveux, car il ajouta :

«Ne craignez rien, il n'y a pas de mouches ici. Parlez, dites tout ce qui vous passe par la tête. Vous ne serez pas interrompu par un bzzzz... *bzzzzz... bzzzzzzz...*»

Le bourdonnement. Il était là, dans la pièce ; Howard l'entendait distinctement. C'était un bourdonnement tellement fort qu'il n'entendait même plus la voix du docteur. Il n'entendait même pas sa propre voix crier :

«Vous vous trompez ! Elle est là ... elle m'a suivi ! Ne la voyez-vous pas ?»

Mais naturellement, le Dr Blanchard ne la voyait pas. Comment l'aurait-il pu, puisque la mouche - cette mouche noire, bourdonnante - était perchée sur le sommet de son crâne chauve ?

Oui, elle était là à bourdonner et à regarder fixement Howard. Le bourdonnement se répercutait dans le crâne d'Howard, les millions d'yeux lui transperçaient le cerveau. Il sentit alors qu'il lui fallait courir, sortir de ce bureau et s'enfuir, parce que personne ne le croyait et que plus personne ne pouvait l'aider, pas même le docteur.

Howard ne s'arrêta de courir que lorsqu'il eut atteint sa voiture. Haletant, ruisselant de sueur, il s'installa au volant. Il sentait son cœur cogner contre sa poitrine, mais il se força au calme. Il *devait* être calme, très calme, car il savait ne plus pouvoir compter sur personne désormais.

Il allait devoir régler tout cela lui-même. Il commença par fouiller scrupuleusement la voiture, y compris la banquette arrière. Puis, quand il eut acquis la certitude qu'aucun insecte n'avait pu se glisser à l'intérieur, il ferma les portières et remonta les vitres. Il faisait très chaud dans la voiture, mais il pouvait supporter la chaleur. Il pouvait tout supporter, sauf le bourdonnement et les yeux.

Il démarra, s'éloigna du trottoir. Là, du calme... Reste calme. Conduis prudemment vers l'accès de l'autoroute. Maintenant, déboîte lentement. Glisse-toi dans la file de gauche et accélère. Voilà. A présent, écrase le champignon. Plus vite tu rouleras, plus vite tu échapperas au bourdonnement et aux yeux. Maintiens l'allure à cent dix. Une mouche ne peut

pas faire du cent dix, n'est-ce pas ?
A supposer, évidemment, que la mouche soit *réelle*.
Howard prit une profonde inspiration.
Et s'il n'y avait pas de mouche ? Si elle n'existait que dans son imagination ? Mais non, c'était impossible : pour un écrivain, l'imagination est l'outil suprême, l'arme indispensable qu'il lui faut préserver à tout prix. On ne peut pas ouvrir son imagination à une bestiole bourdonnante, une créature qui se vautre dans l'ordure ; on ne peut permettre à un insecte d'incuber dans votre propre folie, tel l'incarnation de votre démon personnel, un mal qui vous tourmente sans relâche. Mais si c'était *vraiment* là l'explication, alors il n'y avait aucune issue. Il ne pourrait jamais rouler assez vite, s'enfuir assez loin, échapper à son mal. Il ne lui restait aucun espoir.
Bzzzzzzz.
Elle était là, dans la voiture. Du moins, il l'entendait. Mais le son pouvait aussi bien provenir de son cerveau enfiévré.
Mais soudain il la vit qui voletait contre le pare-brise, juste devant ses yeux, juste au-dessous du rétroviseur. La voyait-il réellement ? N'était-ce pas simplement une vision intérieure ? Comment pouvait-il y avoir une véritable mouche dans la voiture alors que toutes les vitres étaient hermétiquement closes ?
Il la voyait pourtant bouger, il l'entendait bourdonner. Il transpirait abondamment, il avait le souffle court et son cœur battait à se rompre ; mais au fond de lui-même, il savait qu'elle était réelle - il *fallait* qu'elle le soit. Car dans ce cas il tenait sa chance, son unique chance : il était enfermé avec elle dans la voiture et elle ne pouvait s'échapper.
Howard leva le pied de l'accélérateur et appuya sur le frein. La voiture dévalait une pente, mais il l'avait bien en mains. Oui, à présent il avait la situation bien en mains. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire, écraser la mouche.
La créature s'était arrêtée au milieu du pare-brise, de sorte que Howard l'avait juste dans sa ligne de mire. Sans la quitter des yeux, il leva lentement la main. Et, tandis qu'il l'observait, il faillit éclater de rire devant l'absurdité de ses pensées. Quelle sottise de croire qu'un si petit insecte, si fragile, puisse être possédé du démon ! Tout en se penchant en avant, Howard distinguait sur les ailes frémissantes le fin réseau de veinules. L'espace d'un instant, il plongea son regard dans les yeux de l'insecte - des yeux aux multiples facettes, miroirs d'innombrables mystères.
En cet instant, il comprit.
Mais déjà sa main s'abattait. Il n'eut que le temps de hurler tandis que la voiture faisait une embardée et fonçait vers le parapet...

Quand la voiture de patrouille arriva vers les lieux, la mouche trônait paisiblement sur l'œil grand ouvert d'Howard.
Ses yeux pivotèrent lentement lorsque le policier se pencha sur le cadavre, le temps de déchiffrer la colère contenue, le dépit et l'indicible angoisse qui se lisaient derrière le visage impassible. Puis elle s'envola avec grâce et bourdonna autour des épaules du policier qui se redressait. Quand le policier tourna les talons, la mouche le suivit.
Le policier soupira. «Pauvre diable», murmura-t-il.
C'était là, bien entendu, l'épitaphe d'Howard.

Beelzebub
Traduit par Gérard de Chergé



Robert BLOCH
& «PSYCHOSE»



Nous voulions inclure Psychose, comme les autres romans policiers de Robert Bloch, dans notre bibliographie commentée. Mais nous nous voyons obligés de lui consacrer un article à part, car Robert Bloch ne parle pas de Psychose comme de ses autres livres. Il commence par répondre aux attaques qu'on a faites contre son livre, lors de la sortie du film d'Alfred Hitchcock.

Nous avions tendance à trouver cette attitude un peu puérile. Dix-neuf ans se sont écoulés depuis le film, et il nous semblait que les choses avaient été remises en place depuis. Bien sûr, les Hitchcockiens avaient préféré penser que le «Maître» avait sorti une œuvre géniale d'un roman de quatre sous. Mais, entretemps, Bloch avait prouvé qu'il n'était pas n'importe qui. Et si on lui posait la question habituelle : «Psychose, c'est de qui ? Hitchcock ou Bloch ?» C'était plus par rituel que par besoin de découvrir une vérité insoupçonnée jusque là !

Eh bien, pas du tout ! Dans sa présentation de Psychose au ciné-club de la deuxième chaîne le 25 mai 1979, Claude-Jean Philippe a affirmé que le roman était médiocre et «ne laisserait pas de traces dans les annales littéraires.» Et nous avons eu à nouveau droit à un discours tendant à prouver qu'Hitchcok avait tout transformé, qu'il avait fait un film peu cher par volonté et prouvé que ce pouvait être un grand succès etc.. etc...

Peut-être certaines de ces choses sont-elles vraies. Mais à la relecture du roman, on se rend compte que l'essentiel de l'histoire y est, et que Hitchcock suit fidèlement le déroulement de l'action. Comme l'a dit Bloch lui-même au festival de Reims, trois choses ont été changées. L'âge et le physique du personnage principal (plus gros et plus vieux dans le livre), le prénom de l'héroïne (Marion, au lieu de Marie) ; et l'arme du crime, qui était originellement une hache. Encore cela n'apparait-il pas dans la traduction d'Odette Ferry, où on a repris le couteau.

Quoiqu'il en soit, et loin des querelles stériles, il est important de savoir que Robert Bloch a des informations précises sur Psychose, et de dire qu'on peut comprendre l'irritation d'un homme qui se voit dénigré parce qu'il a eu la chance d'être porté à l'écran par Alfred Hitchcock.

Polar — Quand avez-vous rencontré Alfred Hitchcock pour la première fois ?

Robert Bloch — A la toute première projection de Psychose, dans les studios Universal. Etaient présents Bernard Herrmann, Janet Leigh, Mr Hitchcock et quelques autres personnes qui avaient à voir avec le film. J'étais assis devant Mr Hitchcock et Janet Leigh. Quand les lumières se sont rallumées, Hitchcock s'est tourné vers Janet Leigh et lui a demandé : «Qu'en penses-tu ?» Elle lui a répondu : «Hitch, quand ce couteau est entré en moi sur l'écran, j'ai pu le sentir.»

Ensuite, il m'a demandé ce que j'en pensais. Je lui ai répondu que ce serait son plus grand désastre ou son plus grand succès.

P. — Vous avez appris par la suite qu'Hitchcock avait pensé à vous pour l'adaptation.

R.B. — C'est absolument vrai. Quand il a acheté le livre, il a demandé si j'étais libre pour écrire le scénario. A cette époque, je vivais dans une petite ville du Wisconsin, je n'avais pas d' agent à Hollywood. Le livre avait été vendu par un agent New-Yorkais à MCA, mais on ne savait pas pour qui. L'homme qu'Hitchcock a interrogé travaillait pour la MCA. Il a répondu que je n'étais pas libre et a recommandé à la place un client de l'agence : James P. Kavanagh. Peu satisfait du résultat, Hitchcock a renvoyé Kavanagh et l'a remplacé par Josef Stefano, écrivain radiophonique, qui a travaillé sur le script trois semaines.

P. — Pourquoi le film a-t-il été tourné en noir et blanc ?

R.B. — Le film devait être tourné pour Paramount. Mais chez Paramount, on a prétendu qu'il n'y avait plus de plateaux libres pour le tournage, et le film s'est retrouvé chez Universal. En fait, les gens de Paramount n'aimaient pas le livre, n'aimaient pas le titre, n'aimaient pas l'idée d'en faire un film. Voilà pourquoi Mr Hitchcock a du tourner en noir et blanc, avec des acteurs qui n'étaient pas des stars et un budget réduit de 819 mille dollars.



Mr Hitchcock avait le droit de choisir ce qu'il voulait tourner, cela faisait partie de son contrat. On n'a donc pas pu lui refuser Psychose, mais on a dressé tous les obstacles possibles. Il a fini par devoir tourner avec une équipe de télévision.

P. — Pourquoi ce titre, et pourquoi cette importance de la psychanalyse dans votre œuvre ?

R.B. — Avant tout je tiens à dire que je n'ai aucun contact avec les psychologues ou les psychiâtres. Je n'en connais aucun professionnellement ou personnellement. Je ne suis jamais allé à l'Université, je n'ai jamais étudié le sujet. J'ai commencé à lire des livres qui en traitaient vers 1940, quand j'ai commencé à voir que la psychanalyse était devenue la nouvelle religion, le psychiâtre, le prêtre moderne, le divan le nouveau confessionnal. Malheureusement, il me semble que les gens deviennent de plus en plus fous.

Je pense que la psychanalyse joue aujourd'hui le rôle que jouait la phrénologie il y a 150 ans. Elle est parfois utile pour avoir un aperçu des problèmes cachés de l'individu. Mais la boule de cristal a la même utilité et se trouve souvent être plus efficace.

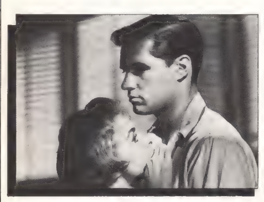


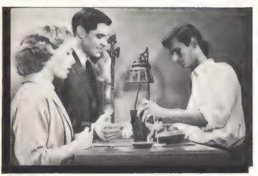
P. — Vous vous êtes inspiré d'un fait réel ?

R.B. — Je me suis inspiré d'un fait divers survenu dans une petite ville à une trentaine de miles de chez moi. Ce qui m'intéressait, c'était de comprendre comment un homme, aujourd'hui, peut commettre une série de meurtres sans être pris. Qui était-il ? S'imaginait-il être un autre ? Etait-il fou ?

Quelques années plus tard, un journal m'a demandé de faire un reportage sur cet homme. Il faisait bel et bien une fixation sur sa mère ; c'était un travesti ; il ne portait pas de bas, mais des bracelets de peau des femmes qu'il avait assassinées. C'était un cannibale et un nécrophile. Il était bien pire que mon personnage.

Ce qui m'effraie le plus, je suppose, c'est que lorsque j'écris et mets en scène des malades mentaux, je n'ai qu'une méthode : l'identification. Dieu sait combien de maniaques, de pervers et de gens malheureux j'ai été toute ma vie. Finalement la seule chose folle que j'ai faite est d'être resté écrivain.







P. — N'êtes-vous pas fatigué d'être interrogé sur Psychose ?

R.B. — Non, parce qu'on a écrit tant de choses fausses à ce sujet. Le seul homme qui dit la vérité sur Psychose est Alfred Hitchcock. Il a dit à Charles Higham, qui l'a reproduit dans son livre «The Celluloid muse» 'Psychose vient entièrement du livre de Robert Bloch. Le scénariste, Josef Stefano, a contribué essentiellement au dialogue et n'a apporté aucune idée originale'. Voilà ce que Mr Hitchcock dit, et j'ai pris l'habitude d'emporter cette déclaration, collée sur une carte, partout où je vais. Je suis d'accord avec Mr Hitchcock, parce que tout, en effet, est dans le livre. Ceux qui ont écrit sur le film ont crédité Hitchcock d'avoir tué l'héroïne très tôt dans l'histoire, d'avoir choisi la douche pour le meurtre parce que l'endroit où une femme est le plus sans défense est quand elle est nue et seule. Tout cela était dans le livre. Personne, je pense, n'aurait pu dramatiser ces scènes de façon aussi parfaite, et il doit être crédité pour cela.



Mais en même temps - c'est mon ego qui réclame - je pense qu'on pourrait me créditer de l'histoire dans son ensemble jusqu'à la dernière phrase, qui vient directement du livre.

Il y a quand même une chose qui continue à m'ennuyer et qui est répétée constamment par les critiques de cinéma, car les critiques de cinéma ont l'habitude de recopier les articles de leurs confrères, et c'est que Psychose est un roman à sensations de quatre sous.

Psychose n'a jamais été un roman de quatre sous. Psychose a été publié par Simon and Schuster, qui sont les éditeurs de romans policiers les plus réputés aux Etats-Unis.

Psychose a reçu des critiques enthousiastes. En fait, Hitchcock a acheté le livre parce qu'il en avait lu la critique dans le «New York Times». Le livre a été traduit dans le monde entier et n'a pas cessé d'être réimprimé depuis vingt ans. Il vient d'être repris par le Reader's Digest. Ce n'est peut-être pas un chef-d'œuvre, mais ce n'est pas non plus un roman de quatre sous. Et voilà pour mon ego.





chez flammarion c'est DEMOUZON qui fait la police



BIBLIO GRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DE ROBERT BLOCH
ROMANS ET RECUEILS DE NOUVELLES

1945 **THE OPENER OF THE WAY**
(recueil de 21 nouvelles)
- Arkham House (Wisconsin) 1945

1947 **THE SCARF**
- Dial Press (N.Y.) 1947
- A Gold Medal book D1727
Fawcett Pub. (N.Y.) 1966
- New English Lib. (Lond.) 1972

L'ECHARPE
Trad : Jacqueline Lenclud
Coll : Red Label
Ed : PAC 11/77

Robert Bloch - *«J'ai écrit mon premier roman,* L'écharpe, *en 1946 et il a été publié en 1947. J'ai écrit ce roman parce qu'un ami proche - Fredric Brown - venait d'écrire son premier roman et m'a dit : «Pourquoi n'écris-tu pas un roman ? Il serait temps.» «D'accord, d'accord, ai-je répondu.» Voilà pourquoi j'ai écrit* **L'écharpe**. *Toute l'histoire m'est venue en un après-midi, ce qui est inhabituel pour moi. Je suis allé me promener au bord du fleuve, dans le Milwaukee, et sans l'avoir prémédité, j'ai commencé à penser à ce que j'aimerais faire, et toute l'histoire est venue. Je l'ai écrite en six semaines et me suis demandé pourquoi je n'avais pas écrit de romans auparavant».*

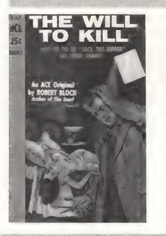
Traumatisé dans son adolescence par la «femme à l'écharpe», le futur romancier Daniel Morley ne se sépare jamais, lors de ses longues tribulations, de cette écharpe marron qui lui a simultanément révélé l'angoisse et le plaisir. Les cadavres jalonnent sa route vers le succès littéraire et Hollywood. L'écharpe - telle la couverture bleue de Linus - lui sert de talisman et d'exutoire sexuel. Dans ce roman, Bloch prend un malin plaisir à égarer le lecteur par des artifices de présentation (ce qu'il ne fait plus dans ses oeuvres suivantes) et pose déjà les thèmes futurs qu'il ne cessera d'exploiter : la lézarde qui grandit dans la tête du héros, l'irrésistible ascension d'un écrivain nourrissant son travail de ses expériences personnelles, la fascination hollywodienne. L'on pourrait presque considérer L'écharpe comme une première version «sauvage» du Crépuscule des stars.

1953 **BLOOD RUNS COLD**
(recueil de 16 nouvelles)
- Simon & Schuster (N.Y.) 1953
- An Inner Sanctum mystery
Simon & Schuster (N.Y.) 1961
- R. Hale (Lond.) 1961
- Popular Lib. (N.Y.) 1962

1954 **THE KIDNAPPER**
- An Lion Original No 185
Lion Pocket Books (N.Y.) 1954

SPIDERWEB
- Ace Pocketbooks (N.Y.) 1954
Ace Doublenovel No D59
(avec «The corpse in my bed» by David Alexander 1951)

THE WILL TO KILL
- Ace Pocketbooks (N.Y.) 1954





1958 **SHOOTING STAR**
- Ace Pocketbooks (N.Y.) 1958
Ace Doublenovel



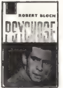
ETOILES FILANTES
Trad : Charles B. Martens
Coll : Marabout 286
Ed : Gérard & Cie 1961

Robert Bloch : *«C'est un livre terriblement mauvais ; je préfère ne pas en parler.»*

TERROR IN THE NIGHT
(recueil de nouvelles)
- Ace Pocketbooks (N.Y.) 1958
Ace Double

1959 **PSYCHO**
- An Inner Sanctum mystery
Simon & Schuster (N.Y.) 1959
- R. Hale (Lond) 1960
- Crest (N.Y.) 1963
- Bantam Books (N.Y.) 1964
Bantam Book H 3808

PSYCHOSE
Trad : Odette Ferry
Coll : Marabout 277
Ed : Gérard & Cie 1960



PLEASANT DREAMS-NIGHTMARES
(recueil de 16 nouvelles)
- Arkham House (Wisconsin) 1959
- Whiting & Wheaton (Lond) 1967

1960 **THE DEAD BEAT**
- An Inner Sanctum mystery
Simon & Schuster (N.Y.) 1960
- R. Hale (Lond) 1961
- Popular Lib. (N.Y.) 1961

LE TEMPS MORT
Trad : E.A. Sheridan
Coll : Marabout 283
Ed : Gérard & Cie 1961

Larry a eu une enfance difficile dans les orphelinats, et il sait que sa seule chance de s'en sortir est d'être «différent» des autres. Les combines dans lesquelles il trempe l'amènent à être attaqué et recueilli par un vieux couple heureux. Larry se sent enfin protégé ; il va jouer la comédie au couple, surpris devant les réactions bizarres du jeune homme.

Le thème, on le voit, est très «Blochien». Malheureusement, le traitement n'est pas toujours à la hauteur des ambitions.
Bloch n'évite pas les pièges du moralisme dans les sentences finales. Restent quelques scènes isolées très bien construites.



1961 **FIREBUG**
- A Regency novel of terror
Regency Pocketbook (ILL.) 1961
- Gold Medal Book Fawcett pub.

L'INCENDIAIRE
Trad : Jean-Paul Gratias
Coll : Red Label
Ed : Pac 10/77

Robert Bloch : *«J'ai souvent employé les incendies dans mes livres et mes nouvelles. J'ai décidé de le faire à nouveau dans* L'incendiaire *parce que la pyromanie devenait un phénomène contemporain dont l'importance allait croissant. Les incidents qui se produisaient (nous étions au début des années soixante) correspondaient à l'idée que je m'en faisais. Le phénomène des cultes a toujours fini par déboucher sur le fanatisme. C'est un danger social.»*

De son obsession majeure, la pyromanie, Bloch nous donne dans ce livre une explication à la fois poétique et psychanalytique : «Allumer un feu représente l'acte sexuel. Cela peut être une compensation pour une certaine forme d'acte sexuel, l'inceste par exemple. C'est quelque chose que l'on redoute de faire et que l'on désire en même temps.» Cette dernière phrase livre l'une des clés de l'univers selon Bloch : désir/répulsion.

Le roman s'ouvre sur un cauchemar. Revenu à la réalité, le narrateur (romancier comme souvent chez R.B.) s'apercevra rapidement qu'elle est plus abominable que son rêve... A la fin du récit, la boucle est bouclée : Dempster se réfugie dans son cauchemar, après un voyage dans l'absurdité d'un monde en pleine folie homicide.

THE SKULL OF THE MARQUIS DE SADE
(recueil de nouvelles)
- Pyramid (N.Y.) 1961
- Belmont (N.Y.) 1965

KILL FOR KALI
- Belmont (N.Y.) 1961

NIGHTMARES
(recueil de nouvelles)
- Belmont (N.Y. 1961)

1962 **TERROR**
- Belmont (N.Y.) 1962



THE COUCH
(novelization by Robert Bloch,based on his screenplay, from an original story by Blake Edwards and Owen Crump)
- A Gold Medal book No S1192
Fawcett Pub. (Conn.) 1962

15 GRUSEL STORIES
(recueil allemand de 15 nouvelles)

THE EIGHTH STAGE OF FANDOM
(selection from 25 years of fan writing)
Edited by Earl Kemp
Introduction by Robert Bloch
- Advent (Chicago) 1962

MORE NIGHTMARES
(recueil de nouvelles)
- Belmont (N.Y.) 1962

ATOMS AND EVIL
(recueil de nouvelles)
- A Gold Medal book No S1231
Fawcett Pub. (Connecticut) 1962

YOUR TRULY JACK THE RIPPER
(recueil de nouvelles)
- Belmont (N.Y.) 1962

1963 EVEN MORE NIGHTMARES
(recueil de nouvelles)
- Belmont (N.Y.) 1963

HORROR
- 7 Tales of schock and terror
(recueil de nouvelles)
- Belmont (N.Y.) 1963

BOGEY MEN
with a note on the author by Sam Moskowitz
(recueil de nouvelles)
- Pyramid (N.Y.) 1963

1964 THE NIGHT WALKER
(Introduction by Robert Bloch
novelization by Michael AVALLONE, based on the script by Robert Bloch)
- Award Books (N.Y.) 1964

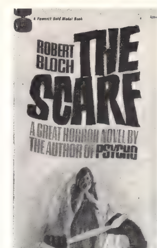
TABOO
by Robert Bloch and others
(recueil de nouvelles)
- A New Classics House original
New Classics House (Chicago) 1964

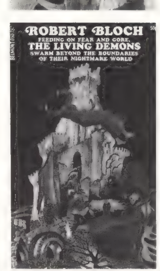
1965 HOUSE OF THE HATCHET
and other tales of horror.
(recueil de nouvelles)
- Tandem (Lond) 1965, 1971

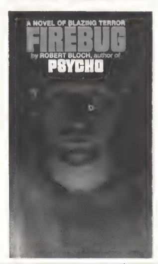
TALES IN A JUGULAR VEIN
(recueil de nouvelles)
- Pyramid Books (N.Y.) 1965
- Sphere Books (Lond) 1970

1966 CHAMBER OF HORRORS
(recueil de 12 nouvelles)
- Award (N.Y.) 1966

1968 THE STAR STALKER
- Pyramid Book No T 1869
Pyramid Books (N.Y.) 1968







LE CREPUSCULE DES STARS
Trad : Jean-Paul Gratias
Coll : Red Label
Ed : PAC 1/79

Robert Bloch : *«A cause de mon grand amour pour le cinéma muet, j'ai toujours voulu écrire un livre sur cette époque - avec un arrière-plan tout à fait exact. J'ai lu tellement de romans sur les années 20 et 30 et sur Hollywood qui étaient bourrés d'erreurs que j'ai écrit le livre en 1957, alors que j'habitais encore le middle-west. Je ne connaissais pas Hollywood par expérience, mais j'ai pu trouver des ouvrages qui m'ont donné les informations nécessaires. Ce livre ne correspondait pas à l'idée qu'on se faisait de moi et j'ai eu les plus grandes difficultés à trouver un éditeur. En fait, il ne fut publié que dix ans plus tard, en livre de poche, avec une couverture ridicule et sous un titre absurde.*

Mon idée était d'écrire une trilogie. Le Premier - **Le Crépuscule des Stars** *est un bon titre - racontant la grande époque du muet, la décade 1920-1930, le second aurait repris les mêmes personnages et serait allé jusqu'en 1940, couvrant ainsi les débuts du cinéma parlant ; le troisième aurait couvert de la seconde guerre mondiale à l'apparition de la télévision, qui a changé le visage d'Hollywood. Le titre du premier livre devait être* **Colossal**, *celui du second :* **Gigantesque** *et celui du troisième :* **Stupéfiant**. *Ces trois adjectifs étaient ceux qui revenaient le plus dans les bandes-annonce des années 20, 30 et 40.*

Le titre **Star Stalker** *a fait croire aux lecteurs qu'il s'agissait soit d'un livre de science-fiction soit d'une illustration de la vie sexuelle à Hollywodd. Le livre a été un tel échec que j'ai abandonné le projet d'écrire la suite. Ça n'intéresse aucun éditeur et je me demande quels titres ils trouveraient ! Peut-être qu'un jour, si j'ai la chance de pouvoir prendre ma retraite, je les écrirai pour le plaisir»*

Que dire de plus, après Bloch lui-même, qui reconnaît facilement que «Le Crépuscule des Stars» est son meilleur livre.

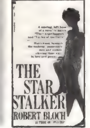
En tous les cas, son livre le plus envoûtant et le plus angoissant. Paradoxe de ce roman où il n'y a pas de mystère à proprement parler. Mais, dans cette saga d'Hollywodd, racontée à travers la grandeur et la décadence de Tommy Post, Bloch nous fait rentrer de plain-pied avec cette mythologie qui donne le vertige à la contempler. Pour ce roman de la démesure et du baroque, Bloch ne pouvait pas trouver de meilleure période que cette époque où souffla un vent de folie sur cette ville devenue «l'usine à rêves» du monde entier. Loin des manies du rétro qui nous envahissent actuellement, ce livre, dépassant de beaucoup le simple roman à clefs, nous restitue parfaitement la fascination d'Hollywood. Et, attaché à ses fantasmes, Robert Bloch ne pouvait détruire la cité magique que par l'arme qu'il préfère : le feu.

C'est dans les flammes que, symboliquement, est détruit ce décor qui avait réussi à nous faire croire qu'il représentait notre monde secret.

SNEAK PREVIEW
- Belmont (N.Y.) 1968

DRAGONS AND NIGHTMARES
(recueil de 4 nouvelles :
- A good knight's work
- The eager dragon
- Nursemaid to nightmares
(including : Black barber)
- Blackworld
- The voyager series
Mirage press (Baltimore) 1968
- Belmont Press (N.Y.) 1969/77





1969 BLOCH AND BRADBURY
(recueil comprenant :
6 nouvelles de Bloch et
4 nouvelles de Bradbury)
- Tower Anthology (N.Y.)
1969

AUX PORTES DE L'EPOUVANTE
(recueil comprenant :
6 nouvelles de Bloch et 4 nouvelles de Bradbury)
Trad : Gérard Halleux
Coll : Marabout 354
Ed : Gérard & Cie 1970

THE TODD DOSSIER
(novelization by Robert Bloch,
mais signée par Collier Young)
- Delacorte (N.Y.) 1969
- Dell Pub. (N.Y.) 1969

L'ETRANGE AFFAIRE TODD
(signée Collier Young)
Ed : Albin-Michel 1977

Polar : *Pourquoi* **The Todd dossier**, *signé Collier Young, figure-t-il dans certaines de vos bibliographies ?*

Robert Bloch *: «Parce-qu'il se trouve que j'ai écrit ce livre . C'était l'adaptation d'un synopsis de quelques pages dont on devait faire un film, produit par Collier Young. On m'a demandé de faire une novelization, non à partir d'un scénario complet mais d'un premier traitement brut, écrit sous forme de notes. J'ai accepté. Une fois le livre terminé, on m'a informé que Collier Young serait crédité comme auteur. Young n'a pas écrit une seule ligne. Je n'ai plus voulu avoir aucun lien avec ce soi-disant producteur d'un film qui n'a jamais été fait. Rien dans mon contrat ne stipulait que mon nom devait être sur le produit fini. Mais l'idée que le nom de quelqu'un d'autre pourrait s'y trouver à la place ne m'était jamais venu à l'esprit, ni à celui de mon agent. Pourquoi ne pas l'avoir signé Charles Manson pendant qu'ils y étaient ?*

Quoi qu'il en soit, ce livre a sa place dans ma bibliographie, parce que c'est bel et bien moi qui l'ai écrit de la première à la dernière ligne.»

Ainsi les amateurs seront comblés avec ce roman de Bloch, non pas inédit mais peu connu et diffusé par Albin Michel depuis 1971 !
Le roman se présente comme la compilation des témoignagnes recueillis par l'attorney du district de Los Angeles sur l'affaire Todd. Le dénommé Todd est l'un des hommes les plus riches du monde. Il ne lui manque qu'une chose : un coeur solide. Et à partir d'une transplantation cardiaque, banale dans son déroulement, un des membres de l'équipe chirurgicale, le Dr Charles Everett a un doute : le hasard n'a-t-il pas trop bien fait les choses en donnant à ce vieillard richissime le cœur d'un jeune champion olympique.

Avec la sècheresse d'un rapport de police, accentué par les interventions pressantes de l'interrogateur lorsque les témoins s'égarent dans des digressions inutiles, ces témoignages impriment au récit un rythme nonchalant et précis. Au départ face à ce personnage d'Everett, miné par ses problèmes de couple (c'est le seul dont nous découvrirons, par le «journal» intime de sa femme, un peu de son intimité, et, par voie de conséquence sa fragilité), nous sommes perplexes : il est le moins assuré et nous nous prenons à penser que ses soupçons ne sont peut-être que les divagations d'un illuminé. Mais, subrepticement l'angoisse nous prend quand nous commençons à saisir la tortueuse machination prévue par l'étrange Mr Todd.

1970 **THE LIVING DEMONS**
(recueil de 12 nouvelles)
- Sphere Books (Lond) 1970

PARLEZ-MOI D'HORREUR
(recueil de 12 nouvelles)
Trad : Armand Degen
Coll : Marabout 425
Ed : Gérard & Cie 1973

1971 **FEVER DREAM**
and other fantasies
(recueil de nouvelles de R. Bloch, Bradbury et J. Ray)
- Sphere Books (Lond) 1971

REAR TODAY, GONE TOMORROW
(recueil de nouvelles)
- Award (N.Y.) 1971

1972 **NIGHT WORLD**
- An Inner Sanctum mystery
Simon & Schuster (N.Y.) 1972

LE MONDE DES TENEBRES
Trad : Jean-Pierre Manchette
Coll : S.N. 1584
Ed : Gallimard 26/04/73

Polar : *Pourquoi, lorsque le couple est finalement sauvé, écrivez-vous : «Et ils entrèrent dans le monde des ténèbres ?»*

Robert Bloch : *«Pour moi, le monde des ténèbres n'est pas celui du délire et des illusions, mais bien celui du monde contemporain dans lequel nous vivons. La réalité même, c'est ca le monde des ténèbres.»*

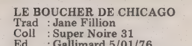
SÉRIE NOIRE
Monde des ténèbres
GALLIMARD

Encore la psychiatrie au centre de ce roman de Bloch, et, bien qu'il s'en défende, il est préoccupé par cette question de la normalité : «Qui est normal ? Quand tombons-nous dans l'anormalité ?» :

Karen, l'héroïne de «Monde des Ténèbres», est normale, elle. Et, en rendant visite à son mari Bruce dans une maison de santé, elle y découvre les cadavres de quatre personnes (dont trois du personnel soignant). Cinq malades, dont son mari, ont pris la fuite et eux seuls pourraient donner l'explication d'un tel carnage. Bien sûr, nous suivons avec Karen ce cheminement cahotique où elle se pose sans arrêt, explicitement ou pas, les questions fatidiques : «Est-ce Bruce l'assassin ? Peut-on vivre des mois avec quelqu'un sans se douter un seul instant qu'il cache un fou forcené ? Avec habileté, Robert Bloch nous fait passer du doute à la certitude sur la responsabilité de Bruce. Les fous, c'est bien connu, ce sont les autres ! Et si au creux de nos belles assurances se cachait ce doute perpétuel, celui de notre propre folie ?

IT'S ALL IN YOUR MIND
- Curtis (N.Y.) 1972

1974 **AMERICAN GOTHIC**
- An Inner Sanctum mystery
Simon & Schuster (N.Y.)
1974



LE BOUCHER DE CHICAGO
Trad : Jane Fillion
Coll : Super Noire 31
Ed : Gallimard 5/01/76

Robert Bloch : *«Regardez les couvertures des romans «gothiques» modernes. Elles se présentent toutes de la même façon : une jeune fille, le plus souvent à moitié nue, prête à pousser un cri de frayeur, et, derrière elle, menaçant, le «château» sombre et maléfique. J'ai en effet choisi ce titre pour rappeler que le gothique n'est pas ce genre d'histoires toutes semblables et toutes ennuyeuses.*

«Cela dit, je n'ai pas écrit le livre pour défendre le «gothique» mais pour me libérer d'un souvenir. Enfant, j'ai vécu à Chicago, et une grande partie de ma famille vivait près de l'endroit où l'histoire est réellement arrivée. Mon père avait quatorze ans au moment de l'Exposition Universelle qui l'a beaucoup impressionné: Il en avait gardé des souvenirs précis et m'en a parlé très souvent. L'histoire m'a toujours fasciné ; dans mon enfance, la maison était encore là près de Jackson Park. Aussi ai-je décidé d'utiliser tout cela un jour dans un roman.»

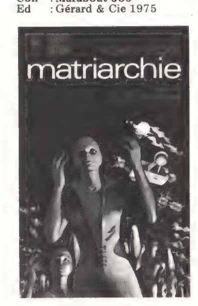
Le château y est ; les héroïnes terrifiées aussi, et aussi l'inquiétant et séduisant Barbe-Bleue qui attire dans son domaine fantasmatique des victimes tout à la fois apeurées et consentantes. Il y a en plus - mais cela Bloch ne l'avoue pas - une dimension d'humour et de parodie. Utilisant une histoire réelle, Bloch extrapole avec jubilation, en rajoute dans l'abominable, le réel lui servant de caution et d'alibi. Il laisse pointer le bout de l'oreille dans sa post-face qu'il qualifie benoîtement de «post-mortem» : oui, le Dr G. Gordon Gregg a vraiment existé mais de telles horreurs «meurtres en série, chambres à gaz, fosses secrètes et massacres exécutés de sang-froid par pure cruauté appartiennent à un sombre et lointain passé. Nous vivons aujourd'hui en des temps plus éclairés.»

On s'en doutait : Robert Bloch est un pince-sans-rire.

CONTES DE TERREUR
(recueil français de 30 nouvelles)
Trad : Michel Deutsch
Coll : Aventures fantastiques No 12
Ed : OPTA 30/12/74

1975

MATRIARCHIE/LA FOURMILIERE
(recueil français de deux courts romans)
Trad : Christian Meistermann
Coll : Marabout 566
Ed : Gérard & Cie 1975



1977 **COLD CHILLS**
(recueil de nouvelles)
- Doubleday (N.Y.) 1977

THE BEST OF ROBERT BLOCH
(recueil de nouvelles)
- Ballantine (N.Y.) 1977

THE KING OF TERRORS
(recueil de nouvelles)
- This Mysterious Press

1978 **OUT OF THE MOUCHS OF GRAVES**
(recueil de nouvelles)
- This Mysterious Press

1979 **STRANGE HILLS**
- Whispers Press

SUCH STUFF AS SCREAMS ARE MADE OF
(recueil de nouvelles)
- Ballantine Press (N.Y.) 1979

ARTICLE

1937 **A VISIT WITH H.P. LOVECRAFT**
in «Science-fantasy correspondant»
Jan/Feb 1937
(Belleville, N.J.) 1937





Le jardin de Palomede Square

une nouvelle inédite de Ruth Rendell

Le soir de leur installation, après avoir accroché les tableaux et déballé leurs cadeaux de mariage - tâches qu'ils n'avaient pas voulu confier à la mère de Marion ni aux déménageurs - ils allèrent se promener dans le square. Ils déambulèrent tranquillement dans le crépuscule de septembre, admirant les pâles façades des hôtels particuliers qui, aujourd'hui divisés en appartements, avaient été autrefois les résidences londoniennes de la haute noblesse. Leur petit tour terminé, Marion prit Geoffrey par la main et l'entraîna vers l'enchevêtrement d'arbres et de buissons qui occupait le centre du square.

C'était un endroit lugubre, où seuls les grands arbres - un platane, un noyer et un catalpa - semblaient s'épanouir normalement. Dans les recoins remplis d'ombres, quelques rosiers rabougris s'efforçaient de survivre, leurs fleurs blafardes flétries par la rouille. Marion essaya de pousser la grille en fer forgé.

«C'est fermé, dit-elle.

— Naturellement, ma chérie. Ce jardin est privé ; l'usage en est réservé aux locataires du square. Le gardien m'a remis tout-à-l'heure un double de la clef.

— Explorons-le, d'accord ?
— Si tu veux, mais il ne semble pas y avoir grand-chose à explorer.»
La main crispée sur la clef qu'il lui avait donnée, elle hésita, regardant à travers la grille la petite pelouse inégale, la table en pierre, le banc en bois. «Non, dit-elle enfin. Nous pourrons aussi bien y aller demain. D'ailleurs, je me sens un peu fatiguée.»
Il fut touché de sa réaction, car il la savait désireuse avant tout de lui plaire. «Ce n'est pas exactement le genre de jardin auquel tu étais habituée, n'est-ce pas ?»
Comme elle souriait sans répondre, il reprit :
«Je me sens très coupable, tu sais, ma chérie. Je t'ai enlevée à tout ce que tu aimais : tes chevaux, tes chiens, la campagne... Et voilà tout ce que je t'offre en échange.
— Tu ne m'as pas *enlevée*, Geoffrey. Je t'ai suivi de mon plein gré.
— Je me demande jusqu'à quel point nous sommes vraiment maîtres de notre volonté. Si tu ne m'avais pas rencontré, tu serais en ce moment à l'université et tu aurais des amis de ta génération. J'ai le double de ton âge !
— Pas du tout, répondit-elle avec sérieux tandis qu'ils s'en revenaient vers l'hôtel particulier où se trouvait leur appartement. N'oublie pas que j'aurai dix-huit ans la semaine prochaine. En réalité, tu avais le double de mon âge - exactement le double - quand nous nous sommes fiancés ; j'avais alors dix-sept ans et cinq mois. Je m'étais arrangée pour que ça tombe juste, au jour près.»
Il sourit. A cet instant, le gardien sortit de son pavillon pour leur tenir la porte.
«Bonsoir, madame. Bonsoir, monsieur.
— Bonsoir», dit Geoffrey.
Ainsi, Marion s'était arrangée pour que ça tombe juste ! Cet amour de la précision, cet enjouement puéril lui semblèrent caractéristiques de l'enfance - cette enfance qu'elle n'avait pas tout à fait quittée. Il ne fallait pas oublier que seulement cinq ou six ans auparavant, elle en était encore à écrire dans ses cahiers d'écolière, avec une précision comparable : *Marion Craig*, *Mill House*, *Sapley*, *Sussex*, *Angleterre*, *Europe*, *le Monde*, *l'Univers*... Et maintenant, elle était sa femme.
«Il m'a appelé 'madame', gloussa-t-elle en pénétrant dans l'ascenseur. C'est la première fois que ça m'arrive.» Le bras de Geoffrey autour de ses épaules, elle posa la tête contre sa poitrine et reprit : «Tu n'auras plus jamais le double de mon âge, mon chéri. C'est mathématiquement impossible.
— Je le sais, mon amour, répondit-il en riant. Et tu ne peux pas savoir combien c'est réconfortant !»
Bien entendu, il était faux de dire qu'il n'avait donné à sa femme qu'un minable jardin londonien pour compenser la perte de Mill House. Parmi les amies de Marion - ces écolières qui avaient été ses demoiselles d'honneur - Geoffrey n'en voyait aucune qui pût espérer un jour épouser un agent de change prospère, habiter un appartement de cinq pièces dans l'un des quartiers les plus chics de Londres, avoir une voiture personnelle (en plus de la Jaguar de son mari) et un tableau de maître - un authentique Sisley - dans son salon.
Ce matin-là, avant de partir à son travail, tout en scrutant sa tête brune dans la glace pour repérer les premiers cheveux blancs, il se promit de tout mettre en œuvre pour rendre Marion heureuse. Il faudrait qu'elle continue à monter à cheval, à recevoir des jeunes de son âge. De son côté, il lui accorderait tout ce qu'elle désirerait.
Il s'approcha du lit et contempla la tête blonde de sa femme encore endormie. Sa peau était couverte de ce duvet qui est l'apanage de l'enfance, ce duvet plus délicat et plus évanescent que la rosée et qui dis-

paraît à vingt ans. Il se pencha pour embrasser tendrement les lèvres closes.

«Une chose me tracasse beaucoup, confia-t-il à Philip Sarson, qu'il rencontra en allant chercher sa voiture. Que va faire Marion à longueur de journée ? A part toi, nous ne connaissons personne ici.

— Bah, répondit Philip avec insouciance, elle va courir les magasins, aller au cinéma... Le West End n'est pas loin. En outre, une femme mariée se retrouve vite à la tête de responsabilités nouvelles.

— Si tu fais allusion aux enfants, nous avons l'intention d'attendre quelques années avant d'en avoir. Marion est encore très jeune. Mais dis donc, tu t'exprimes avec des précautions oratoires dignes de l'époque victorienne !

— C'est justement la période que j'étudie en ce moment. Je baigne dedans jusqu'au cou.»

Geoffrey monta en voiture. «Comment se présente ton nouveau livre ?

— Mon éditeur l'a accepté. Passez donc chez moi ce soir, je vous en lirai quelques passages.

— Non, viens plutôt nous voir, toi», dit Geoffrey en essayant d'avoir l'air enthousiasmé.

Joyeuse soirée en perspective pour Marion, soupira-t-il intérieurement. Quelle distraction, pour une jeune femme de dix-huit ans, de prendre le café et le cognac en compagnie d'un historien de quarante-cinq ans et d'un agent de change fatigué par une longue journée de travail ! Dès son retour, il lui demanderait ce qu'elle en pensait ; s'il décelait la moindre réticence dans son attitude, il téléphonerait à Philip pour le décommander.

«Mais je serai enchantée qu'il vienne, déclara Marion. J'adore entendre parler de l'époque victorienne. Cesse donc de te tracasser pour moi, mon chéri.

— Je suppose que ça ira mieux quand nous serons définitivement installés. Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Je suis allée chez *Harrods* acheter le tissu pour les rideaux de la salle à manger et j'ai pris rendez-vous pour ma première leçon de conduite. Oh, et puis j'ai exploré le jardin !

— Le jardin ? Tu veux dire, le bout de jungle au milieu du square ?

— Ne sois pas si dédaigneux. C'est un charmant petit jardin. Il y a de vieux arbres absolument magnifiques, et l'un des gardiens m'a dit qu'on pouvait même y voir des écureuils. Avec la chaleur qu'il a fait aujourd'hui, j'ai trouvé bien agréable de pouvoir m'asseoir à l'ombre sur ce banc. C'était si calme, si paisible...

— Si calme, si paisible ! ricana-t-il en levant les yeux au ciel.

Elle lui donna le bras et lui caressa gentiment la joue.

«Je ne veux pas passer mon temps à courir, Geoffrey, et je n'ai jamais été très mondaine. Ne m'aimes-tu pas telle que je suis ?»

La prenant par les épaules, il lui répondit d'une voix enrouée par l'émotion : «Si, je t'aime telle que tu es. Je suis certainement l'homme le plus veinard de Londres!»

«Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire, déclara Philip quand, deux heures plus tard, Marion répéta devant lui ses louanges du jardin. Il est en effet très paisible. Cet été, pendant que je travaillais sur mon livre, *Le Londres de nos Arrière-grands-pères*, j'y suis allé souvent. J'ai passé bien des heures délicieuses dans ce jardin.

— D'accord, mais tu es presque un arrière-grand-père toi-même, répliqua Geoffrey. Je voudrais que Marion sorte avec des jeunes de son âge.

— Bien peu de jeunes de son âge peuvent se permettre d'habiter Palomede Square, Geoff... En tout cas, je suis heureux que vous vous plaisiez ici, Marion. J'envisage d'écrire un livre sur le square proprement dit ; j'ai déjà déniché quelques anecdotes fascinantes. Saviez-vous qu'un tas de gens célèbres ont vécu ici ?» Philip cita les noms d'un poète, d'un explorateur et d'un homme d'Etat. «Ces hôtels particuliers furent construits en 1840 ; je pense que ces cent trente années d'allées et venues devraient fournir la matière d'un bon livre.

— J'aimerais bien que vous me racontiez un jour l'une ou l'autre de ces histoires», dit Marion.

Dans sa longue jupe noire, elle faisait penser à une écolière jouant aux charades. Geoffrey se promit de lui acheter de nouveaux vêtements, quitte à dépenser beaucoup d'argent. Il pouvait se le permettre.

Philip avait commencé à lire à haute voix certains passages de son manuscrit. Pendant les pauses, tandis que Marion posait des questions, Geoffrey - peut-être parce qu'ils se trouvaient tous trois transportés plus d'un siècle en arrière - pensait à ces robes victoriennes qui revenaient aujourd'hui à la mode pour les très jeunes filles. Il imagina Marion vêtue d'une robe ornée de ruchés et de volants, avec un col montant et de longues manches bouffantes. Il l'imagina traversant le square, telle la réincarnation d'une ingénue du XIXème siècle, et se dirigeant vers le jardin d'un pas majestueux.

Avec un hochement de tête à l'adresse de Philip pour lui montrer qu'il écoutait toujours, Geoffrey se leva pour fermer les rideaux. Mais avant de tirer le cordon, il regarda le square vide, faiblement éclairé par la lueur jaune des réverbères, et, au centre, le petit jardin à la végétation sombre, luxuriante et sauvage. Entre la voûte des chênes verts et les lauriers tachetés de jaune sale, il distingua les contours de la table en pierre, à côté du petit banc qui semblait n'avoir jamais été occupé.

Les recoins du jardin n'étaient plus que de profondes cavernes remplies d'ombres. Rien ne bougeait, à part une feuille prématurément tombée du platane, qui voletait sur la pelouse tel un insecte affolé.

Geoffrey tira nerveusement le cordon des rideaux en se demandant pourquoi, d'un seul coup, il se sentait aussi mal à l'aise en compagnie de sa femme et de son vieil ami.

«Comment s'est passée ta leçon de conduite, ma chérie ?

— Le mieux du monde, répondit Marion avec un sourire de puérile fierté. Mon moniteur m'a trouvée très douée. Dès que je suis rentrée, je suis allée apprendre mon code dans le jardin.

— Pourquoi pas sur le balcon ? Si j'avais été à la maison aujourd'hui, j'aurais passé tout mon après-midi à prendre un bain de soleil sur le balcon.

— J'aimerais bien que tu puisses rester toute la journée à la maison,» dit-elle avec élan. Elle ajouta, comme si elle se frayait un chemin avec précaution : «Pour ma part, je préfère le jardin.

— Mais il n'y a aucune lumière là-dedans ! C'est certainement le coin le plus lugubre de Londres. D'ailleurs, en dehors de toi, je ne vois jamais personne y aller.

— Si tu le désires, Geoffrey, je m'installerai désormais sur le balcon. Je n'irai plus dans le jardin si cela doit te bouleverser.

— Me *bouleverser* ? Voilà un bien grand mot ! Bien sûr que non, ça ne me bouleverse pas. Je pense simplement que tu devrais profiter des derniers beaux jours avant que l'été ne se termine.»

Tandis qu'ils parlaient, debout devant les fenêtres grandes ouvertes, il sentit se relâcher la pression de la main de Marion sur son bras. Il la regarda : son visage avait une expression vague et distante, une expression à la fois lointaine et secrète ; son regard, perdu au-delà de la balus-

trade du balcon, plongeait vers la cîme des arbres immobiles.

Pour la première fois depuis leur mariage, il se sentit rejeté, exclu des pensées de Marion. Il prit doucement son visage dans ses mains et l'embrassa sur les lèvres.

«Cette robe en mousseline te va à ravir ; on croirait voir Jane Austen se rendant à son premier bal. Tu n'es pas allée à ta leçon de conduite dans cette toilette ?

— Non, je me suis changée à mon retour. Je voulais la mettre avant d'aller dans le jardin. C'est curieux, n'est-ce pas ? J'avais le sentiment que je *devais* la mettre pour le jardin.

— Moi qui espérais que tu l'avais mise en mon honneur...

— Voyons, mon chéri...» Il sentit alors qu'elle était de nouveau avec lui. «Je comprends que tu puisses être bouleversé de me voir aller dans ce jardin. Je comprends *très bien.* Je *sais* qu'il peut avoir cet effet sur certaines personnes. Je me demande d'ailleurs comment je le sais... Mais je n'y retournerai plus.»

Il ne voyait pas ce qu'elle voulait dire ni pourquoi la répugnance que lui inspirait ce jardin - une répugnance somme toute normale, et apparemment partagée par les autres locataires - nécessitait de tels développements. Mais il aimait trop Marion pour l'ennuyer avec cela ; d'ailleurs, son malaise se dissipa lorsqu'elle lui annonça avoir téléphoné à l'une de ses demoiselles d'honneur, qui l'avait invitée à une réunion de jeunes. Il fut heureux de voir qu'elle commençait à s'organiser une petite vie, qu'elle envisageait même de reprendre ses études avec cette amie. Il l'emmena dîner au restaurant, fier de la montrer dans sa robe à volants en mousseline lilas, ravi des regards admiratifs qu'elle drainait sur son passage.

Mais cette nuit-là, il se réveilla en proie à d'étranges terreurs qu'il ne put tout d'abord définir. Marion était étendue à côté de lui, un bras sur son épaule. Non sans rudesse, il se dégagea et alla rapidement chercher un verre d'eau - comme si, pour quelque angoissante et mystérieuse raison, il lui fallait à tout prix s'éloigner d'elle un moment.

Assis dans la pénombre du salon, il tenta d'analyser sa peur nocturne et aboutit à un verdict formel : il était jaloux. C'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait ; jamais auparavant il n'avait connu la jalousie. Pourtant, cette nuit-là, sans raison, sans autre raison peut-être qu'un rêve oublié, il était jaloux. Marion avait été invitée à une soirée de jeunes, elle allait suivre des cours avec d'autres jeunes. Pourquoi n'avait-il jamais réfléchi au fait que, parmi les jeunes avec lesquels il encourageait Marion à sortir, il y aurait nécessairement des hommes ? Comment pouvait-il espérer, malgré sa fortune, sa situation et sa relative jeunesse, rivaliser avec un jeune homme de vingt ans ?

Il fut pris de l'envie soudaine de tirer les rideaux pour regarder dans le jardin ; mais il résista à cette impulsion et retourna se coucher. En sentant auprès de lui le corps tiède et aimant de sa femme, ses craintes se dissipèrent et il s'endormit.

«Le moniteur qui apprend à conduire à Marion est très jeune» déclara Philip. Comme il travaillait toute la journée chez lui, il avait l'occasion de bavarder avec les gardiens et était au courant de tout ce qui se passait. «Il ne paraît guère plus âgé qu'elle.

— Vraiment ? Elle ne m'en a rien dit.

— Pourquoi t'en aurait-elle parlé ? Pour elle, cela n'a rien d'extraordinaire.»

Geoffrey gravit les marches du perron. Il avait oublié sa clef.

«Ma femme est-elle là, Jim ? demanda-t-il au gardien. Si elle n'y est pas, il faut que vous m'ouvriez la porte.

— Mrs Gilmour est dans le jardin, monsieur.
— *Dans le jardin ?*
— Oui, monsieur. Madame a passé tous les jours de la semaine au jardin. Je puis vous dire, d'ailleurs, que le jardinier en est très flatté. Tenez, pas plus tard que ce matin, il m'a dit : 'La jeune dame...» - sauf votre respect, monsieur - «... la jeune dame, elle apprécie vraiment mon jardin ; ce n'est pas comme d'autres que je ne nommerai pas.'»
Geoffrey redescendit dans le square avec Philip.
«Je n'y comprends rien, dit-il. Elle m'avait pourtant promis de ne pas y retourner. Franchement, je trouve qu'elle aurait pu respecter sa promesse. Cette fois-ci, c'en est trop.»
Philip le regarda avec curiosité.
«Elle t'avait promis de ne pas retourner dans le jardin ? Pourquoi donc ?
— Parce que je le lui avais demandé, tout simplement.
— Allons, mon vieux Geoff, ne t'énerve pas comme cela. Qu'est-ce qui te prend ? Je ne t'ai jamais vu t'emporter ainsi pour une broutille.»
Les dents serrées, Geoffrey répliqua :
«Je n'ai pas coutume d'être désobéi.»
Mais alors même qu'il prononçait d'une voix sifflante ces mots étranges, il sentit sa colère s'apaiser aussi soudainement qu'elle l'avait submergé. Immobile, Philip le regardait comme frappé par la foudre.
«Bon sang, dit-il avec un petit rire embarrassé, ce que je peux être stupide !» Puis, se dirigeant vers le jardin, il cria : «Marion ! Je suis rentré !»
Elle était assise sur le banc, un livre ouvert devant elle sur la table. Mais elle n'avait pas dû lire, car les pages étaient presque entièrement recouvertes de feuilles mortes. Elle tourna vers lui un visage médusé, vide, comme hypnotisé ; puis, brusquement, elle parut revenir à la réalité. Elle prit son livre, secoua les feuilles et courut vers la grille.
«Je sais, dit-elle, je n'aurais pas dû aller dans le jardin. Mais il était si attirant que je n'ai pas pu résister. C'est étrange, n'est-ce pas, que j'aie été incapable de résister ?»
Il avait décidé de faire preuve de douceur et de compréhension, de lui dire qu'elle était libre d'aller où bon lui semblait. Pour rien au monde il n'aurait voulu se montrer paternaliste - encore moins autoritaire. Mais enfin, quel attrait pouvait-elle bien trouver à ce sinistre jardin d'automne ?
«Je ne te comprends pas, dit-il. Tu es vraiment un mystère pour moi.»
Adoucies par un sourire ou par une tendre pression de la main, ces paroles eussent été inoffensives. Mais il les prononça d'un ton glacial. Pire, il fut heureux de constater que son reproche avait touché juste, satisfait de voir l'expression blessée et soumise de Marion.
Avec un soupir, elle lança au jardin un dernier regard - un regard dans lequel il y avait un désir brûlant, et aussi (ou bien était-ce lui qui l'imaginait ?) quelque chose de fourbe. Il la prit fermement par le bras, tout en cherchant un moyen de chasser le nuage qui assombrissait son visage. Mais tout ce qu'il trouva à dire fut :
«Ne traînons pas ici. Ma cousine nous attend chez elle dans une heure.»
Elle inclina la tête sans protester. Cette docilité presque enfantine, loin de donner des remords à Geoffrey, ne fit que l'irriter davantage, alors que c'était cette qualité même qui l'avait naguère séduit. Il sentit un morne et profond abattement l'envahir. Lors de la réception chez sa cousine, à une ou deux reprises il s'adressa vertement à Marion pour lui reprocher de rester assise dans son coin sans parler. Néanmoins, contre toute logique, lorsqu'un garçon de son âge s'approcha d'elle et parvint à lui arracher un sourire, cela le mit encore plus en colère.

A dater de ce soir-là, il se surprit à chercher systématiquement des défauts chez sa femme. Avait-elle toujours été aussi lointaine, aussi rêveuse ? Et cette paresse, cette négligence, faisaient-elles partie de son caractère ? Elle avait maintenant cessé de parler du jardin. Il n'y avait plus une seule feuille aux arbres : leurs maigres branches dénudées pendaient lamentablement et leurs troncs étaient devenus d'une terne noirceur. Souvent, le matin, une mince couche de givre recouvrait la table en pierre, le banc et la pelouse. La nuit tombait à quatre heures de l'après-midi et il faisait beaucoup trop froid pour rester assise dehors.

Pourtant, quand, l'après-midi, Geoffrey téléphonait chez lui de son bureau - et cela lui arrivait de plus en plus fréquemment - il ne recevait jamais de réponse. Or, Marion n'avait donné aucune suite à son projet de reprendre ses études et elle disait elle-même n'avoir jamais revu son amie. Alors, où était-elle lorsqu'il téléphonait ?

Ses leçons de conduite ne duraient quand même pas des heures, et elle n'en avait pas tous les jours ! Il aurait pu lui poser carrément la question, mais il n'en fit rien. Il se contenta de ruminer ses griefs, jusqu'au moment où sa rancune refoulée se donna libre cours, un soir que le dîner n'était pas prêt pour les invités.

«Mais enfin, Marion, ils vont arriver d'ici trois quarts d'heure !» C'était la première fois qu'il lui criait après. La main sur sa bouche, elle recula d'un air apeuré.

«Geoffrey, je ne sais ce qui m'a pris mais j'ai oublié. Je te demande de me pardonner. Ne pouvons-nous pas les emmener au restaurant ?

— Les gens vont finir par croire que j'ai épousé une folle ! La semaine dernière déjà, tu as *oublié* notre réception ; ensuite, tu as *oublié* d'écrire à ma cousine pour la remercier...»

Elle se mit à pleurer.

«C'est bon, dit-il d'une voix âpre, nous les emmènerons au restaurant. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Mais pour l'amour du ciel, enlève-moi cette robe !»

Ce soir-là, comme tous les soirs, elle portait sa robe en mousseline lilas - cette robe qu'il avait adorée mais qui était maintenant usée et froissée, avec une tache de graisse sur le corsage.

Il se versa un whisky bien tassé. Il tremblait de fureur. Les arguments qu'il avait invoqués à la décharge de Marion lorsqu'elle avait oublié la réception lui paraissaient maintenant sans valeur au regard de sa dernière négligence.

Mais il sentit sa rage s'évanouir dès que Marion fit son entrée dans la pièce. Elle portait une robe qu'il ne lui avait encore jamais vue : une robe longue en soie écarlate, avec des manches amples et un corsage ajusté, orné de broderies noir et or. Quoique sévère et conventionnelle, cette toilette était parfaitement assortie à sa jeunesse et lui conférait un maintien noble, presque hautain, que le haut chignon ne faisait qu'accentuer.

La rage de Geoffrey se dissipa pour faire place - chose étrange et assez horrible - à une sorte de désir libidineux qu'il n'aurait jamais imaginé éprouver un jour à l'égard de sa femme. Il fit un pas en avant, renversant un peu de son whisky sur le tapis.

«Fichtre, Isabella, que vous êtes belle !»

Elle s'arrêta net, frappée de stupeur.

— *Que dis-tu ?*

Il se passa la main sur le front.

«Bon sang, Marion, tu es ravissante !

— Je ... j'ai dû mal entendre. J'avais cru... Il m'arrive parfois d'avoir une impression étrange - l'impression que je ne suis pas moi-même, que tu n'es pas toi-même. Dis, tu m'aimes toujours ?

— Bien sûr que je t'aime ! Un baiser... ? Voilà qui est mieux. Marion,

ma chérie, n'aie pas l'air si triste ; nous allons passer une bonne soirée et oublier tout cela. D'accord ?»

Elle hocha la tête, mais son sourire était bien pâle. Le lendemain, quand il lui téléphona à trois heures de l'après-midi, personne ne répondit. Elle lui avait pourtant dit que sa leçon de conduite aurait lieu le matin.

Confortablement installé dans un fauteuil près de la fenêtre, Philip paraissait très à l'aise, comme s'il était là depuis des heures. Et si c'était cela l'explication ? se demanda Geoffrey. Peut-être était-elle sortie avec lui, ces nombreuses fois où il l'avait appelée sans obtenir de réponse ?

La robe en mousseline lilas - cette robe qu'il en était arrivé à haïr - était tachée de boue au niveau de l'ourlet, comme si Marion s'était promenée sous la pluie. Ses souliers étaient trempés et ses cheveux en désordre. Peut-être consacrait-elle ses matinées au «très jeune moniteur» et ses après-midi à cet homme beaucoup plus âgé qu'elle ? On disait toujours que le mari était le dernier à savoir.

Elle s'assit à côté de lui sur le divan, tout près, presque contre lui. Geoffrey s'écarta légèrement, en se demandant ce qu'il était advenu de ses manières gracieuses, de cette touchante réserve qui l'avaient tant séduit lorsqu'il l'avait rencontrée chez son père, la première fois. Tandis que Philip se lançait dans une fastidieuse anecdote concernant le Palomede d'avant la construction du square, il se remémora ce fameux jour où il était allé à Cranstock rendre visite au père de Marion. En entrant dans le salon, il l'avait vue là, assise près de sa mère, la douce tête blonde et la tête grisonnante penchées chacune sur leur ouvrage. Sur un signe de son père elle s'était levée, laissant de côté son tambour à broder, et elle leur avait joué du clavecin - avec quelle douceur !...

Il se redressa brusquement. Bon sang, il devait être plus fatigué qu'il ne l'avait cru : il s'était vraiment endormi. Et il avait rêvé. Marion n'avait jamais fait de broderie, et en fait de clavecin elle s'était contentée de lui en faire écouter sur son électrophone. Et où était-il allé chercher ce nom : Cranstock ? Les Craig demeuraient à Sapley et le père de Marion était mort.

Ce rêve avait été assez désagréable. Geoffrey s'enquit d'un ton brusque :

«Qui veut boire quelque chose ?

— Rien pour moi, dit Philip.

— Un xérès, mon chéri, fit Marion. Vous avez bien dit un *manoir*, Philip ?

— N'oubliez pas, ma chère, qu'au début du XIXème siècle, toutes ces banlieues étaient des villages. Les Hewson furent propriétaires du manoir de Palomede jusqu'à ce que le dernier descendant vende la propriété, en 1838.»

De plus en plus irrité, Geoffrey rapporta les consommations. De quel droit ce type appelait-il sa femme «ma chère» ? Et qui diable cela pouvait-il intéresser de savoir qu'un Hewson avait été poète ou qu'un autre avait eu un portefeuille dans le gouvernement de Lord Liverpool ?

«Quant au dernier descendant, conclut Philip, il assassina sa femme.

— Dans le jardin du square, intervint Geoffrey d'une voix mauvaise. Et on l'emmena à Tyburn où il fut pendu.

— Non, il ne passa jamais devant les tribunaux ; mais les langues allèrent bon train et la bonne société lui ferma ses portes. Il avait épousé une femme deux fois plus jeune que lui, qu'il en vint à soupçonner d'infidélité. Elle n'était pas tout à fait saine d'esprit - nous dirions aujourd'hui qu'elle souffrait d'un déséquilibre mental : elle passait

des heures, des journées entières à errer dans les jardins du manoir. Naturellement, ceux-ci s'étendaient à l'époque sur toute la surface du square, et même au-delà. Son mari l'accusa d'y donner rendez-vous à ses amants. En réalité, c'était de la pure invention : ses soupçons étaient dénués de tout fondement.

— Comment peux-tu le savoir ? s'écria Geoffrey avec violence. Comment peux-tu savoir, *toi*, que ses soupçons étaient sans fondement ?

— Parce qu'il se trouve que j'ai eu entre les mains le journal intime de la jeune femme, par l'intermédiaire d'une de ses petites-nièces.

— Je ne considère pas cela comme une preuve suffisante !

— Peut-être, mais tu ne l'as pas lu. En tout cas, ça ne vaut pas le coup de s'énerver.

— Non, mon chéri, je t'en prie...»

Il repoussa la petite main posée sur son bras. «Silence, Marion ! Tu ne sais rien de ces choses-là et je t'interdis d'en parler.»

Philip se dressa à demi sur son siège et dit lentement :

«Et c'est *moi* que tu accuses d'être vieux jeu ! Mais enfin, Geoffrey, qu'as-tu donc ? Je raconte à Marion une simple anecdote historique, et voilà que tu te mets en fureur... Je crois que je ferais mieux de m'en aller.

— Non, Philip, ne partez pas. Geoffrey est un peu fatigué, voilà tout.» Ses lèvres tremblaient mais elle parlait d'une voix ferme. «Dites-nous ce qu'il advint de Mr Hewson et de son épouse.

— Au bout de quelque temps, répondit l'historien avec raideur, il l'emmena en Italie et elle s'y noya.

— Vous voulez dire qu'*il* la noya ?

— C'est ce qu'on raconta à l'époque. Ce qui est sûr, c'est qu'il l'emmena en bateau dans la baie de Naples et qu'il en revint seul. A la suite de cela, il fut renvoyé de ses clubs et sa propre sœur refusa de lui adresser la parole.

— Quel romantique mélodrame», ricana Geoffrey.

Il observait sa femme, notant d'un œil critique le moindre détail de son apparence. Il pensait au banquet de la City, auquel ils devaient assister la semaine avant Noël. Tout au long de ses fiançailles, il s'était fait à l'avance une joie de ce banquet - l'une des manifestations mondaines les plus importantes de l'année - en se disant que, cette fois, il aurait une ravissante femme pour l'accompagner. Mais Marion était-elle encore ravissante ? Serait-elle capable, dans l'état de déchéance physique et morale où elle se trouvait, de tenir son rang au milieu d'autres femmes maniérées et sophistiquées ?

Il lui téléphona, en cette sombre après-midi de décembre, car elle avait été prise le matin d'un léger rhume et s'était réveillée en sursaut. Il voulait s'assurer, primo, qu'elle serait suffisamment rétablie pour se rendre le soir au banquet ; secundo, qu'elle serait prête - maquillée et habillée - à l'heure. Mais personne ne répondit à la sonnerie.

Plein d'appréhension, il appela Philip - qui était sorti -, puis l'auto-école, où on lui dit que le moniteur de Mrs Gilmour était lui aussi sorti. Elle ne pouvait pas être sortie avec les deux hommes, et pourtant...

Il pleuvait quand il rentra chez lui à six heures. Des traces de pieds humides allaient de l'ascenseur à la porte de leur appartement, comme des empreintes laissées par une personne que l'on a dérangée pendant son bain. Alors, avant même de voir devant les fenêtres la silhouette trempée de Marion, silencieuse et immobile, il comprit où elle avait passé la journée - où elle était allée chaque jour.

Etrangement, cette révélation, au lieu d'apaiser sa jalousie ne fit que l'exciter davantage. Il se mit à l'injurier, la traitant de catin, de souillon, lui disant qu'il regrettait de l'avoir épousée.

Ces insultes ne semblèrent pas l'affecter outre mesure. Elle toussa un peu, puis, d'une voix morne et lointaine, elle dit : «Tu vas devoir y aller seul. Je ne me sens pas bien.

— Comment s'en étonner, alors que tu passes toutes tes journées dans ce jardin nauséabond ? C'est bien, j'irai seul. Mais ne t'étonnes pas si tu ne me vois pas revenir !»

Geoffrey but beaucoup plus qu'il ne l'aurait fait si Marion avait été avec lui. Un taxi le déposa à Palomede Square peu après minuit et il monta dans l'ascenseur. Il n'était pas vraiment ivre, mais il ne se sentait pas l'esprit très clair. Il ouvrit la porte de leur chambre et constata que le lit était vide.

Il n'y avait aucune lumière dans l'appartement, sauf dans le vestibule où il venait lui-même d'allumer. Marion l'avait quitté. Il décrocha le téléphone, commença à former un numéro, interrompit son geste : non, elle n'était certainement pas allée chez sa mère. Elle avait dû aller chez son moniteur d'auto-école ou chez Philip.

Philip habitait un appartement dans l'hôtel particulier voisin. Geoffrey descendit dans le square et se dirigea d'un pas décidé vers la porte d'à côté. Soudain, il s'arrêta net et scruta le jardin. Il crut tout d'abord qu'il ne s'agissait que d'un pâle tronc d'arbre ou d'un tas de vêtements abandonné derrière la table en pierre. Lentement, il s'approcha de la grille et crispa ses mains autour des barreaux froids et humides. C'était bien un tas de vêtements, mais ces vêtements recouvraient la silhouette recroquevillée et parfaitement immobile de sa femme. Il se mit à trembler.

Sa robe lilas, complètement trempée, moulait la forme de ses jambes et son manteau de vison, qu'elle portait par-dessus, avait l'aspect terne et hérissé du pelage d'un rat. Elle était assise là, ses mains - l'une gantée, l'autre nue - posées à plat sur la table, son visage d'un blanc de cire levé vers la pluie qui tombait goutte à goutte des branches dénudées.

Il ouvrit la grille et s'approcha d'elle sans mot dire. Elle s'écarta de lui, sans parler davantage. Il la souleva de son banc et l'entraîna hors du jardin, la portant à moitié. Dans l'ascenseur, effondrée contre la paroi, elle se mit à tousser ; de l'eau ruisselait sur son visage, dégoulinait de ses cheveux plaqués sous le foulard qui recouvrait sa tête.

La chaleur les accueillit lorsqu'il ouvrit la porte de l'appartement. Il poussa sa femme à l'intérieur, en pensant, avec une amertume mêlée de tendresse : Que sommes-nous devenus, nous qui étions si heureux ? Un despote alcoolique et une mendiante à moitié folle... Que nous est-il donc arrivé ?

La chaleur du radiateur contre lequel elle s'appuya fit monter de la vapeur de ses cheveux et de son manteau. De nouveau, il songea : Que sommes-nous devenus ?... Mais soudain, sa tendre tristesse le quitta, remonta lentement le cours des siècles, emportant avec elle tout ce qui subsistait de sa personnalité et laissant quelqu'un d'autre prendre possession de lui.

Le réverbère du square dispensait dans l'appartement une faible lueur d'un jaune livide. Il n'alluma aucune lampe.

«J'exige une explication, dit-il.

— Je ne puis rien expliquer. J'ai essayé de comprendre, mais je n'ai pas pu.»

Elle avait ouvert son manteau tout en parlant, et il vit qu'elle portait par-dessus sa robe trempée un vieux châle en laine, noir et pourpre,

usé et troué aux mites.

«Quel est ce vêtement répugnant ?»

Elle le caressa du doigt, s'amusant distraitement à en arracher les franges. «C'est un châle. Vous conviendrez, j'en suis sûre, qu'un châle est pour une dame un ornement fort décent.»

Il ne parut nullement surpris par la tournure archaïque de la phrase, ni par le vouvoiement. Pour lui, ces paroles n'avaient rien que de très naturel.

«Où vous êtes-vous procuré ce chiffon ? Répondez !

— Au marché. Il était joli et j'avais besoin d'un châle.»

Il sentit son visage se gonfler sous l'afflux du sang.

«Pour être plus digne de votre amant roturier, je présume ? Il n'est point inutile que vous m'expliquiez pourquoi vous avez déserté ma demeure, car à présent je le sais. Vous aviez des rendez-vous galants dans ce jardin, n'est-ce pas ? Avec mon jeune cocher et cet écrivaillon de Sarson ?

— Ce n'est pas vrai, murmura-t-elle.

— Me traiteriez-vous de menteur, Isabella ? Ignorez-vous que je pourrais obtenir à la Chambre des Lords un jugement en divorce à votre encontre, et recouvrer ma liberté ? Ignorez-vous que je pourrais confisquer vos biens et vous renvoyer chez votre père, à Cranstock ?»

Elle s'avança vers lui et tomba à genoux.

«Devant Dieu, Mr Hewson, je suis votre fidèle épouse ! Jamais je ne vous ai trahi. Ne me renvoyez pas, je vous en supplie !

— Levez-vous.» Elle se cramponna à lui mais il la repoussa. «Vous nous avez déshonorés en commettant la pire faute que puisse commettre une femme. Vous avez négligé vos devoirs et avez jeté le discrédit sur moi devant mes pairs.» Elle s'écarta de lui en rampant, laissant sur le tapis une traînée de gouttes d'eau. «A présent, reprit-il, il me faut réfléchir à ce que je dois faire. Je ne veux point de scandale, sachez-le bien. Le mieux sera peut-être que je vous emmène loin d'ici.

— Ne m'arrachez pas à mon jardin !

— Vous êtes une femme mariée, Isabella, vous n'avez aucun droit ; veuillez vous en souvenir. Peu m'importe ce que vous désirez. Je dois penser avant tout à ma réputation. Oui, vous éloigner d'ici sera le meilleur parti... Pour l'heure, allez prendre quelque repos. Quant à moi, je dormirai dans mon salon. Nous dirons aux domestiques que vous êtes souffrante, afin d'éviter toute médisance. Allez, faites comme je vous ai ordonné.»

Elle ramena sur elle les pans de son manteau et sortit de la pièce, en pleurant doucement. Dans le square, le réverbère s'était éteint. Il chercha une chandelle pour s'éclairer dans l'appartement mais ne put en trouver.

Philip Sarson passa prendre un journal au pavillon du gardien. «Le temps a l'air de vouloir s'arranger, fit-il remarquer.

— Ce n'est pas dommage, monsieur, après la pluie que nous avons eue.

— Mrs Gilmour n'est pas dans le jardin, ce matin ?

— Ils sont partis, monsieur. Vous n'étiez donc pas au courant ?

— Il y a un certain temps que je ne les ai vus, répondit Philip. Alors comme ça, ils sont partis pour Noël ?

— Je n'en sais trop rien. Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont partis ce matin

à sept heures. Je venais juste d'arriver.» Le gardien eut un froncement de sourcils désapprobateurs. «Mrs Gilmour m'a dit que sa femme était souffrante, mais n'empêche qu'elle trottait comme vous et moi. Elle a voulu entrer dans le jardin, mais il lui avait pris la clef. Alors, elle s'est cramponnée à la grille, à tel point qu'il a dû l'entraîner de force. Même qu'il s'y est pris assez brutalement ; j'ai trouvé ça étonnant de la part d'un homme du monde.

— Où sont-ils allés ? Le savez-vous ?

— Ils ont pris la voiture de Mr Gilmour. Je crois bien qu'il m'a parlé de l'Italie... Oui, c'est bien ça : j'ai vu Naples sur les étiquettes de leurs valises. Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ? Vous voilà bien pâle, tout-à-coup.»

Philip ne répondit pas. Il descendit les marches du perron, traversa le square et regarda dans le petit jardin à travers les grilles. Un petit gant blanc, trempé et aplati comme une feuille humide, gisait sur le ban. Philip frissonna, maudissant l'imagination de l'écrivain qui éveillait en lui d'aussi étranges chimères.

The long corridor of time
Traduit par Gérard de Chergé





Crimoscopie

*«Le policier nouveau est arrivé !» C'est par une de ces ardoises style bougnat qu'il convient de saluer l'apparition d'***Engrenage***, la si longtemps désirée collection d'Alex Varoux.* **Engrenage** *se veut d'un ton nouveau et se démarque, tant par sa présentation agressive que l'écriture de ses auteurs, de toutes les séries existantes. Un bon point donc pour le propos. Un second pour la résolution de ne publier que des auteurs français, et jeunes, aucun d'eux ou presque n'ayant dépassé 30 ans. Tous enfants de mai 68, d'Actuel et de Charlie-Hebdo plutôt que de Descartes et Blaise Pascal. La première rafale comportant 4 titres, j'en ai dévoré deux. Eh bien, cet engrenage tourne à 10 000 tours, parole.*

Dans **Rapt,** *Alain D'Ubrieu utilise des schémas qui ont fait leurs preuves : son truand retiré des affaires et obligé de reprendre du service sort en droite ligne du* **Grisbi.** *Quant à la riche pucelle kidnappée, et bientôt enflammant son geôlier, c'est miss Blandish. Situations et personnages déjà vus, mais D'Ubrieu a tôt fait de dynamiter anecdote et protagonistes. Ses héros ne sont stéréotypés qu'en apparence, quant au thème, une fois posé, l'auteur s'en désintéresse totalement pour laisser vagabonder son imagination à sa guise. Ce roman, à la construction cahotique comme une route de campagne, alterne, au gré d'un hasard qui pourrait bien être*

une suprême habileté, les scènes de carnage, les épisodes d'un érotisme cru, les moments de tendresse vraie entre Lucien et Tania et des digressions surprenantes, telle cette partie de boules à la papa sous les platanes d'une placette méridionale. Il se dégage de cette douche écossaise une sorte de poésie sauvage, de charme vénéneux qui laisse bien augurer de la carrière du bonhomme. Rapt, *c'est James Hadley Chase revu et corrigé par Pagnol, et c'est en même temps très personnel. Bravo.*

Si D'Ubrieu est marseillais, Hervé Jaouen s'affiche breton. Culture et climat différents. Dans La mariée rouge, *Jaouen multiplie par 10 la violence.*

Trois histoires montées en parallèle : 1) La virée à fond la caisse d'un couple de jeunes desperados «no future», vicieux, sadiques, drogués, qui, certains de n'avoir rien à perdre, s'enfoncent dans l'abjection avec délice. 2) La description détaillée d'une noce de campagne, avec une minutie à la Zola, truculante à faire peur. 3) Les fantasmes d'un banquier facho - grand chasseur de surcroît - qui, rêvant d'un ordre nouveau, se lance dans une implacable chasse aux basanés et chevelus.

La jonction des trois groupes se fera au coin d'un champ, où nous sera livrée l'explication du titre.

L'habileté du récit réside dans sa construction. La répulsion que nous inspirent les deux petits «héros» et les trois ignobles ploucs qu'ils ont recruté au passage - qui culmine dans une partouze à faire claquer les dentiers les mieux accrochés - contraste violemment avec la relation faussement bonasse du repas de noce, avec ses serveuses costaudes, les chansons au dessert, la jarretière de l'épousée, et la fuite discrète des jeunes mariés au petit matin...

Je préviens les âmes sensibles qu'Hervé Jaouen comme Alain D'Ubrieu, se situe à des années-lumière des meurtres feutrés d'Agatha Christie. Non, ce n'est pas du polar bon-chic bon-genre mais un livre frénétique, malséant, malsain qui laisse dans la gorge un relent de vomi. Il sera éreinté, vilipendé, certains tenteront peut-être de le faire interdire, mais pour un choc, c'en est un. Le polar-à-papa en prend plein la gueule avec ce roman d'une force indéniable, d'où l'on sort hébété comme d'un mauvais trip à l'acide.

D'Ubrieux, Jaouen, Engrenage... à suivre... si on a le cœur bien suspendu.

Après ces deux bouquins méphitiques, j'ai éprouvé le besoin de me rincer l'esprit, et suis tombé sur Défi à la mort (The death freak, *1978) de Clifford Irving et Herbert Burkholz (Gallimard hors-série). Y sont représentés deux personnages, l'américain Eddie Mancuso et le russe Vassili Borgneff, qui n'ont absolument rien de commun en apparence, si ce n'est une maîtresse, la pulpeuse Chalice, qui se partage également entre ces amoureux antagonistes. Mais il se trouve que l'un et l'autre pratiquent le même métier :*

tueur professionnel, l'un pour la CIA, l'autre pour le KGB. Ils sont même considérés comme les meilleurs spécialistes des UKD (engins meurtriers non conventionnels...) Après un début orageux - dont Chalice est le motif - les relations des deux spécialistes s'améliorent au point que - horreur ! - ils décident de vivre avec leur maîtresse comme un paisible ménage à trois, et laissent tomber leurs services respectifs... lesquels ne l'entendent pas de cette oreille ! Car Manuso et Borgneff en savent trop, selon la formule consacrée, et deviennent deux hommes à abattre.

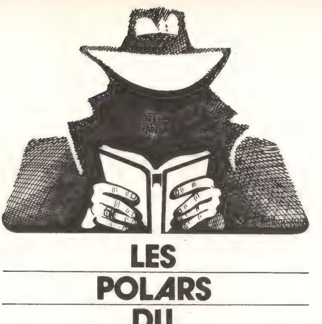
C'est un vaudeville d'espionnage, souvent hilarant - je pense aux scènes où les deux fonctionnaires du crime se refilent des recettes à base de venin de mygale, de champignons vénéneux, de rats empoisonnés, voire de fleurs carnivores - et parfois dramatiques (les américains excellent dans ce mélange des genres qui désoriente souvent le public français. On se balade dans le monde entier, on échappe à des attentats extravagants, on riposte de manière louftingue, on vibre à cent à l'heure, et l'on s'amuse continuellement au long de ces 288 pages, que je vous recommande.

Autre lecture éminemment roborative, celle du cher Fredric Brown, de qui Red Label nous propose ce mois-ci **La fille de nulle part (The far cry,** 1951) resté inédit, comme la plupart des Brown policiers, on se demande bien pourquoi, car c'est admirablement ficelé.

On le sait depuis **Drôle de sabbat**, Brown excelle à dépeindre des alcooliques. Ici le nommé Weaver, agent immobilier qui loue une baraque isolée dans un patelin perdu près de Santa Fé pour s'y remettre d'une dépression nerveuse à laquelle sa femme, Vi, n'est pas étrangère. Or la maison qu'il a louée a été, huit ans auparavant, le théâtre d'un drame demeuré inexpliqué : une jeune fille, Jenny, y a été tuée à coups de couteau par un peintre fou... Notre alcoolique se met à fantasmer sur cette jeune morte, que l'on dit si belle, et, comme dans **Laura**, en devient obsédé au point qu'il décide de retrouver son assassin. Mais, à huit années de distance, les témoignages manquent de précision... Petit à petit, entre deux bouffées de vin - le vin est moins cher que l'alcool, tous les vrais ivrognes vous le diront - Weaver reconstitue l'histoire à sa manière. De quoi écrire un grand roman, ou à tout le moins un reportage. Mais sa femme, Vi, vient le rejoindre. Bouffie d'alcool, elle aussi, mangée de couperose, sale, vulgaire (comment diable a-t-il pu l'épouser jadis ? Mais oui, bon Dieu, elle était belle alors...) Les rapports de ce couple d'alcoolos - qui se détruisent l'un l'autre - sont décrits avec une intensité bouleversante, et, chaque nuit, tandis que sa femme cuve son whisky, Weather rêve de Jenny, la jeune morte... qui, peut-être, a échappé à son assassin, et pourquoi pas ?

Un bouquin tout à fait superbe, un très grand livre d'amour fou, qui, dans les toutes dernières lignes, vacille et se met à basculer comme la mémoire d'un homme ivre.

Michel Lebrun



LES POLARS DU MOIS

«LE GRAND SOIR» de Roger L. Simon

L'originalité du personnage de Moses Wine (incarné à l'écran par Richard Dreyfus - The big fix de Jeremy Kagan), détective privé moderne opérant à Los Angeles, ne tient pas tellement au fait qu'il est juif, fauché, divorcé et père - peu exemplaire - de deux garçons. C'est surtout parce qu'il a été, dans les années 60, un ardent militant du Mouvement, de la New Left, qu'il en garde une nostalgie infinie et reste fidèle à certains de ses souvenirs, qu'il nous intéresse.

Dans «Le grand soir» (paru aux USA en 1973), Wine est engagé par une ancienne petite amie (jadis passionaria du campus de Berkeley) pour participer à la campagne électorale d'un sénateur démocrate, relativement honnête, et déjouer le complot d'origine inconnue qui se trame contre lui. Au long d'un périple chaotique - où la marijuana ne s'en va jamais en fumée - le privé rencontre, entre autres, le fantôme d'un ex-leader hippie, auteur du best seller «Steal it», les acteurs chicanos d'une troupe théâtrale d'intervention, quelques adeptes d'une secte sataniste, et un milliardaire fasciste.

Roger L. Simon, qui décrit avec justesse les coulisses d'une campagne électorale à l'américaine, et se permet plusieurs astuces très drôles (par exemple : «La popularité de Hawthorne grimpait en flèche. Il ne faisait plus aucun doute qu'il allait écraser Dillworthy. Plus rien ne pourrait maintenant l'empêcher de gagner, pas même si une équipe de la CBS le surprenait sur le toit de l'Union Bank Building à se branler devant une vieille photo de Pat Nixon»), a fait partie du Mouvement.

«Le grand soir» n'est donc pas un livre gratuit, frimeur, «à la mode». C'est un roman attachant, même s'il est moins riche, moins instructif qu'un précédent ouvrage - non policier - de l'écrivain, publié en France il y a presque dix ans et entièrement consacré à l'évocation de la contre-culture («Les Marionnettes» - Edition du Seuil).

C.B.

«Le grand Soir»
(The big fix)
de Roger L. Simon
Alta, 40 F.

CINEMAGOUILLE
de Max Wilk

Le critique cinématographique Max Wilk y est allé lui aussi de son petit roman sur Hollywood. Première surprise agréable, l'action ne se déroule plus à l'époque où Humphrey séduisait Lauren tout en ridiculisant Nixon, ni à celle où Judy Garland avait peur pour sa vie. Le rétro n'est pas le genre de Wilk. Au contraire. La mythologie Hollywodienne, le fascine si peu qu'il imagine deux gangsters jouant de cette mythologie pour exécuter un casse original dans les studios. Deuxième surprise agréable, la nostalgie reste ce qu'elle et l'humour mène l'action. Les gens du cinéma sont (presque) tous de joyeux magouilleurs, et à côté d'eux les deux gangsters paraissent des anges.

L'auteur a si bien embrouillé les fils qu'il ne sait plus très bien, et c'est le seul reproche qu'on peut lui adresser, comment terminer son roman. Il finit lui aussi par tomber dans les stéréotypes qu'il n'a cessé de ridiculiser le reste du livre.

F.G.

CINEMAGOUILLE
de Max Wilk
Coll. Série Noire No 1727
Gallimard, 12 F.



«LES VOLUPTUAIRES» de Betty Ulmann

La coïncidence était trop belle. Robert Bloch venait de m'expliquer la dégénérescence du «gothique» et de démonter le roman-type et les personnages clé que Les voluptuaires sortaient en librairie. Et pendant le premier tiers, tout concordait : la jeune héroïne divorcée (équivalent moderne de l'orpheline) tombant entre les mains d'une secte bizarre et enfermée entre les murs d'un «château» moderne, d'autant plus impressionnant qu'il ressemble à un building commercial anonyme.

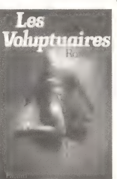
La transposition pouvait tenir, l'ensemble n'en était pas moins ennuyeux. Mais à partir de la moitié, un côté dément sous-jacent l'emporte sur le reste. Pas de doute, Ira Lewin a laissé des marques profondes dans la terreur gothique avec son bébé pour Rosemary.

Dès lors les frontières de la vraissemblance, décence, bon goût, appelez cela comme vous voudrez, s'effondrent et le cauchemar prend de telles proportions malsaines qu'on se demande s'il faut en rire ou en frémir.

Betty Ulmann n'y va pas par quatre chemins. Elle en rajoute dans le saugrenu, et cette accumulation finit par provoquer une certaine réaction. Car ce n'est certainement plus l'ennui qui accompagne la fin de la lecture des Voluptuaires. La recherche du sensationnel, et un goût certain du morbide, finissent par créer une impression de malaise, à moins qu'on ne prenne l'ensemble pour un énorme canular.

F:G.

«LES VOLUPTUAIRES»
de Betty Ulmann
Collection «Thrillers»
Arthème - Fayard, 55 F.



«LA TRAQUE» d'Herbert Lieberman

Après «Nécropolis» (grand prix de la littérature policière en 1978), fulgurant roman urbain, cruel et funèbre, Herbert Lieberman - pensait-on - ne pouvait pas nous surprendre à nouveau, nous décontenancer au même point. Il y parvient pourtant en prenant bien soin de ne pas se répéter, en signant un livre différent, plus aéré, moins immédiatement documentaire.

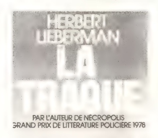
Dans «La traque», Lieberman abandonne la peinture de New York, des morgues de Manhattan, pour celle de la jungle paraguayenne et des andes argentines. Délaissant l'enquête-puzzle du médecin-chef de l'Institut médico-légal de la principale métropole américaine, il décrit l'affrontement de deux être mythiques et cependant réels : «l'ange de la mort» et le «faucon bleu». «L'ange de la mort» est l'un des surnoms d'Helmut Gregor Grigori, un sexuagénaire encore vert, hier médecin SS à Auschwitz, aujourd'hui réfugié au Paraguay, dans une hacienda-forteresse où il est à la fois geôlier et prisonnier. Ian Asher, un irlando-israélien de 25 ans, ex-spécialiste de la Mossad, expert en déguisements, pour qui l'extermination des nazis est la seule raison de vivre, est le «faucon bleu».

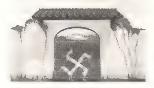
La chasse aux nazis - le combat acharné contre sa survivance, sa résurgence - est le thème central du livre. Entreprise commerciale juteuse et nostalgie criminelle pour les uns (dirigeants des pays d'Amérique du Sud et dignitaires nazis assurés de l'impunité), souvenir indestructible et obsession perpétuelle pour les autres (rescapés des camps et agents israéliens «idéalistes»), le nazisme demeure - même sous les tropiques - la Bête immonde qui dévore les innocents. Avec une force terrible (la litanie du «Selektor» - «Links...Recht... Links...Links...» - qui revient comme un leitmotiv), et une ironie mordante (l'élection de miss nazie dans la brasserie «bavaroise» d'une ville paraguayenne), Herbert Lieberman en fait l'utile démonstration.

Moins complexe et moins ambitieux que «Nécropolis», mais tout aussi admirablement construit, et d'une égale profondeur, «La traque» est une oeuvre à plusieurs dimensions : roman policier impitoyable, récit d'aventures pantelant, écrit politique lucide et courageux (Lieberman n'hésite pas à appeler un nazi un nazi, et Papa Stroessner - l'actuel président du Paraguay - une complaisante canaille), elle s'inscrit d'emblée dans le courant fécond du roman juif américain contemporain:

C.B.

«La Traque»
«The climate of hell»
d'Herbert Lieberman
Le Seuil, 49 F.





«LA MORT VIENT TOUJOURS SEULE»
de André Lay.

Cela commence de façon ultra-classique : un jeune écrivain, engagé par un homme politique pour l'aider à rédiger ses mémoires, tombe amoureux fou de la femme de l'homme en question. Cet homme politique de soixante ans a bien sûr pour épouse une beauté étourdissante de trente ans, au yeux troublants, au corps étourdissant, à la peau de miel, j'en passe et des meilleures.

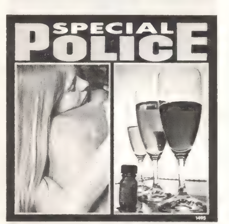
Et pendant les trois quarts du livre, nous aurons droit à la naissance d'une liaison. Sujet banal entre tous que n'arrivent pas à rendre palpitant quelques pages de ci de là où l'on apprend que le narrateur est enfermé vivant dans un tombeau.

Mais avec les professionnels, on risque souvent d'avoir une bonne surprise. Pour celui qui aura passé le cap des 180 premières pages, c'est le cas ici. Une chute aussi simple qu'ingénieuse arrache notre approbation. Il était temps ! Sauvé au dernier round.

F.G.

LA MORT VIENT TOUJOURS SEULE.
de André Lay
Collection Spécial Police No 1495
Fleuve Noir, 9,50 F.

ANDRE LAY



FLEUVE NOIR

«LE PLAISIR DES PUISSANTS»
de Jean Laborde

A l'issue d'une «soirée», bien particulière, organisée par le baron de Maraize, une jeune femme est assassinée, à proximité du château. Découvrir le coupable de ce meutre et ses implications, telle est la tâche de l'inspecteur Morat. Il devra marcher sur des oeufs, le dénommé Maraize étant au centre de l'écheveau secret des «puissants» de ce pays : capitaines d'industrie, artistes renommés et bien sûr politiciens du plus haut niveau.

Jean Laborde se pique de bien connaître ces milieux dirigeants et nous avait donné un aperçu, faussement critique, des liens qui unissent ceux qui tiennent le haut pavé des affaires aux margoulins de tous acabits dans «mort d'un pourri» (sous le nom de Raf Vallet).

Dans le «plaisir des puissants» on ne peut nier le plaisir évident que l'on prend à se laisser guider par la main ferme et assurée de Morat, inspecteur intègre et peu soucieux de son avancement. Mais toutes les références, aussi explicites soient-elles, à l'époque des «Borgia», ne peuvent suffire à suivre jusqu'au bout le «message» proposé : Ces puissants que seul guide l'appétit de jouissance, fabriquent leur propre décadence sous la direction d'un maître de cérémonie ni dupe, ni complice ... Et ce baron de Maraize si proche du flic que celui-ci est littéralement fasciné par sa figure d'ange-exécuteur, semble épargné par les foudres de l'auteur puisqu'il permet de «révéler» la société pourrie dans laquelle nous vivons.

Au-dessus de la mêlée, en compagnie de Laborde, le lecteur se prend à porter un regard de moraliste au petit pied : «Quelle triste époque, Madame Michu !!».

S.C.

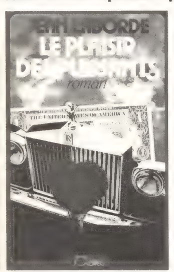
«LE PLAISIR DES PUISSANTS»
de Jean Laborde
Eidtions J.C. Lattès, 55F.

«BLOODY MARY» de Jean Vautrin

Le décor : «une ville - achélème». Les personnages : les habitants de cette ruche où chacun vit dans sa petite alvéole. En parallèle avec les autres. Attention, ce n'est pas la Nième considération sur les misères de la non-communication. Vautrin, dont nous ne sommes pas prêts d'oublier l'excellent «Billy-Ze-Kick», va plus loin et nous livre les deux ou trois bricoles qu'il connaît de la violence. Pas celle des autres, avec petit matin new-yorkais et privé redresseur de torts, non la nôtre, très franchouillarde.

Ce qui est le plus choquant dans la plupart des films de série B et des romans d'action du genre, c'est l'exploitation de la violence pour la violence.«Et vous me remettrez dix litres d'hémoglobine ! ». Insistez bien sur les détails scabreux de l'explosion de la violence avec un zeste de sordide, il en restera toujours quelque chose dans l'inconscient chatouillé du lecteur de «France-Soir» ou de «Qui ? Police» (et quelques fois de «Libé»»!) Dans notre société châtrée, châtrer les autres, même par le substitut de la chose lue, ça fait toujours du bien. Surtout lorsqu'on se fait piétiner à longueur de temps.

Avec Bloody Mary, Jean Vautrin a d'autres ambitions : loin de décrire avec un malsain voyeurisme, les effets de la dite violence, il essaie d'en retrouver les mécanismes et de mettre au net le processus qui l'engendre.



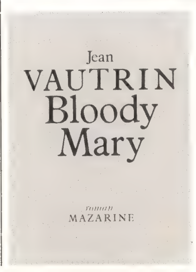
Ses personnages sont tous porteurs de systèmes de références culturelles et idéologiques si contradictoires que de leur rencontre ne peut que résulter la violence et la mort.

Chaque personnage, en allant droit au bout de sa logique, ne peut qu'entrer dans un conflit vital pour lui, avec les autres. Que ce soit l'inspecteur Schneider avec son code moral précis et sans bavures ou Locomotive-Baba N'Doula avec son besoin de revanche sur une société dont il se moque, mais qui l'exploite et le méprise jusqu'au bout du sexe. Et surtout Jean Y qui en est à un point où tous nos discours politiques ne peuvent plus entamer son désir profond que «tout pête».

Au milieu de tout ce monde, France / Bloody Mary, la femme du flic, est le résultat de cette ambivalence. Ces contradictions dont elle est porteuse ne peuvent se dépasser que par la disparition d'un des deux termes ou des deux et elle s'y emploie, avec frénésie.
Pour décrire cette parabole sociale, Vautrin utilise une langue inventive, rugueuse qui charrie les fantasmes de ses personnages. Seuls l'invention des mots, le montage parallèle pouvaient décrire avec autant de force la trajectoire désespérée de ces paumés de notre chère société libérale dont seul le pourrissement est bien avancé.

R.B.

«BLOODY MARY» de Jean Vautrin
Editions Mazarine, 42 F.





BOUQUINS RINGARDS

Affecté aux bouquins ringards, critique ringard moi-même, je n'ai pas été invité à Reims avec le gratin. Moi, j'ai regretté, surtout quand j'ai lu dans la Presse (viser la majuscule) que là-bas, c'avait été injures grossières, lutte au couteau, flots de sang, bref la Saint-Valentin ou presque. Heureusement pour me consoler, mon illustre collègue Sébastien Moreno m'a rapporté de la Mecque du Polar quelques fascicules ringardos qui m'ont remis du baume au cœur et du cœur au ventre.

Il s'agit de la série «L'heure du crime» (Ed. Marken, Cologne), petits bouquins de 66 pages imprimés sur 2 colonnes dans la tradition de la défunte collection «Le Lynx». Bouquins toquards à souhait, puisqu'ils ne comportent ni nom d'auteur ni nom de traducteur - je subodore que la série est d'origine allemande, comme Jerry Cotton dont elle s'inspire. Ça nous relate les aventures du détective-lieutenant John Crack du nième District - vous voyez à quoi j'allu se ? - lequel lutte contre des malfrats de tout poil, apparentés généralement à la Mafia, et qui s'entretuent aussi joyeusement que Soulum et Lebrat à Reims, ce qui fait que le flicard n'a qu'à compter les coups et à ramasser les macchabées comme à la fin de «pour quelques dollars de plus». Ne pas conclure de ce qui précède que cette lecture soit affligeante. Au contraire, l'on y découvre des trésors quasi-san-antoniesques, tels : «Aux oreilles de Crack, les gémissements d'un gangster aux abois étaient musique plus douce qu'un nocturne de Chopin» ou «La peur de l'inéluctable trépas le faisait trembler comme un flan à la vanille au souffle de la cuiller.» C'est pas beau, ça ? Aux dires de mon informateur, cette admirable série (jaquettes photographiques extraites de films célèbres) ne serait en vente que dans l'est et le nord-est de l'Hexagone, ce qui est bien dommage. Collectionneurs, à vos caffettes ! crierait Jean-Christophe, et n'oubliez jamais qu'un Jean-Christophe Averty en vaut deux. Titres en ma possession : **L'assassin à la rose, Les cocktails de la persuasion, Deux fois la mort pour un seul homme, La mort fut son dernier client, Morte en soie noire...** *J'achète le reste, je veux savoir la suite, la suite, la suite... Sinon, comme John, je Crack !*

Autre sublime bouquin selon mon cœur - et celui de Moreno - **Mort à la une,** *de Christian Baron (Coll. Enquêtes, Ed. De la Détente, ça ne s'invente pas, 1979). Ça nanarre (non, il n'y a pas de faute d'impression, c'est une astuce exprès) le drame d'un grand magnat de la presse, à qui son toubib annonce ex abrupto que, cancéreux au dernier degré, il n'a plus que quelques semaines à vivre. Comme dans un Anthony Berkeley dont j'ai oublié le titre, le gars, sachant sa fin inéluctable, va en profiter pour trucider quelques ennemis, histoire de partir sur un beau geste. Cela fait, il apprend que le docteur s'est gouré de radios, et que c'est son rédacteur en chef qui va crever, pas lui.. Vous saisissez l'astuce ? On ne trouve pas mieux dans William Irish. Il a déjà commis deux crimes, le gus. Alors il va faire porter le chapeau à son adjoint, puisque maintenant c'est lui qui va y passer...*

Sujet astucieux, qui rebondit gentiment, pas mal écrit du tout, dans un style cursif de journaliste, et où l'on fait connaissance de l'inspecteur Chevreau, dit «le Maigret du pauvre» (quelle modestie !) et dans lequel l'on ne rencontre guère de ces perles qui foisonnent dans les bouquins vite-fait. J'en ai tout de même relevé une - mais il m'a fallu chercher, soyons honnête. Je vous la livre «L'œil allumé, Bouchard le voit s'activer sur le corsage de la jeune comptable blonde, déjà vaincue, qui n'offre aucune résistance lorsque le **léger** *vêtement, lancé à la volée, tombe* **lourdement** *sur le bureau». Christian Baron mérite probablement mieux que ces éditions à la sauvette, uniquement destinées aux Kiosques.*

Chose promise, chose due. Dans le premier numéro de Polar - la revue que le Sahara nous envie - je vous annonçais la proche venue d'une série due à Mme Annick de Villiers, épouse de qui vous savez. Voilà. Deux titres parus : **Victoria en Iran** *et* **L'orchidée Noire.** *Eh bien, pesons nos mots avec la galanterie due à un auteur du sexe soi-disant beau et prétendu faible : c'est totalement inintéressant. Une nénette prénommée Victoria rompt avec son riche époux, le comte Henry de Rostres, et devient grande reporteuse. Descriptions enchanteresses de son «petit triangle parfait de minuscules boucles touffues». Le No2 se déroule en Thailande, comme Emmanuelle, et c'est encore plus sexiste (mais oui) que du Gérard de Villiers.*

Pleurez, membres du Club Katy - la reine blonde du carré Noir - cette collection vient de modifier sa présentation. Plus de photos de notre succulente copine mais des dessins au trait ! Un référendum s'impose ! Nous voulons Katy, nous voulons Katy ! celle qui embellissait le polard le plus toquard ... Ya plus de printemps, comme chante Gérard Lenorman !

Gens du monde entier et d'ailleurs, foule invisible et lointaine, bonsoaâr !

Wolfgang Amadeus Polar



A NOUS DEUX

Si Claude Lelouch paraît avoir exceptionnellement renoncé, du moins en partie, à faire les pieds au mur avec sa caméra, il n'en a pas moins respecté les principes essentiels de son cinéma. C'est dire tout d'abord qu'il a encore oublié d'écrire un scénario. Fidèle à son habitude, il entreprend de raconter l'aventure de «deux êtres que tout sépare», et qui vont être réunis par le hasard (et quel hasard !).

Premier ennui, ces personnages n'existent pas, malgré Dutronc (autrement plus à l'aise dans «**Retour à la bien-aimée**» d'ailleurs), malgré surtout Deneuve, devenue prostituée de luxe, escroc et maître-chanteur, tout cela pour se venger des hommes après avoir été violée par quatre voyous auxquels, petite pharmacienne, elle refusait de donner de la drogue. Et si par instants on arrive presque à y croire, c'est que vraiment Deneuve a beaucoup de talent. Quant à Simon, Lelouch a beau nous montrer la mort de son père, chef du gang des tractions-avant, il n'en demeure pas moins parfaitement anonyme.

Le film est donc l'histoire de la cavale de ces deux hors-la-loi, poussivement contée, sans que rien, jamais, ne retienne l'attention. Quelques scènes de rêve, à peu près toutes semblables, pour relancer le récit, et surtout pour essayer de pallier aux insuffisances du scénario. Lelouch, comme toujours, se débarasse par de cahotiques ellipses de tout ce qui lui pose problème (l'évasion en piano par exemple). Encore une fois on n'y croit pas un seul instant, et, plus grave, on s'en fout complètement.

Le tout est bien sûr parsemé des aphorismes dont le maître semble si fier, et traversé des coups de zooms intempestifs qui lui tiennent lieu de talent. Ceci dit, il y en a qui aiment ça,

et pourquoi vouloir à tout prix essayer de les en dégouter ?

P.M.

A NOUS DEUX

France. 1978. 1 H 50
Production : Films 13 (Paris) et Cinévideo (Montréal) (Claude Lelouch, Denis Héroux et Jo Beaubien)
Réalisation : Claude Lelouch
Scénario et dialogues : Claude Lelouch
Images : Bernard Zitzerman
Musique : Francis Lai
Montage : Sophie Bhaud
Son : Harald Maury
Distribution : AMLF
Interprétation : Catherine Deneuve, Jacques Dutronc, Jacques Villeret, Paul Préboist, Jacques Godin, Emile Genest, Gérard Caillaud



MEURTRE PAR DECRET

«Garbo rit !». Les amateurs de la "divine" avaient de quoi rester médusés devant l'affiche de **Ninotchka.** Ici, l'effet pourrait être le même, si la publicité avait mis en avant le coté "révolution" dans le mythe holmesien : «Sherlock Holmes Pleure !».

Et en effet, au premier abord, c'est bien d'une révolution qu'il s'agit. Devant la misère du monde symbolisée par une jeune femme pathétique, Sherlock Holmes laisse couler ses larmes. D'habitude, Holmes laissait à Watson le soin de s'émouvoir. Mais en y réfléchissant bien, c'est à travers les yeux de Watson que Holmes parait insensible. Et comme Watson ne comprend pas toujours ce qui se passe autour de lui.



Ici, Watson (changé comme son "maître") comprend ce qui se passe, répartit aux ironies de Holmes, et se trouve d'égal à égal. En véritable gentleman, Watson est même gêné lorsque Holmes se laisse aller à l'émotion. Il n'en reste pas moins qu'il existe entre les deux hommes une solide amitié. C'est là qu'on retrouve la nationalité américaine du réalisateur. Plus de maître, plus d'élève : deux compagnons d'aventure, dans la tradition des mythologies américaines.

C'est d'ailleurs aux mythologies que le film s'attache, puisqu'après Sherlock Holmes et Watson, il met en scène Jack l'éventreur et des membres d'une société (la Franc-maçonnerie) dont les règles sont bafouées par certains de ses membres.

S'éloignant d'un récit simple comme celui de **Sherlock Holmes contre Jack l'éventreur** de James Hill, le scénariste John Hopkins a repris les théories avancées sur l'identité de l'éventreur, en les mélangeant habilement. Il y a Médecin et Duc de Clarence dans l'histoire, mais il y a aussi plus que cela, et l'on peut regretter que le titre, **Meutre par décret** indique trop clairement la piste à suivre.

Meutre par Décret est un film qui doit autant à son scénariste qu'à son réalisateur. Scénario habile et intelligent, réalisation dans la tradition du film d'horreur anglais permettent à l'œuvre de ramener un Sherlock Holmes convaincant sous les traits de



Christopher Plummer. Quant à la déclaration finale de Holmes aux hommes politiques : «Vous êtes tous dans le même panier», elle n'est pas comme je l'ai entendu dire, un mot d'auteur démagogue. Au contraire. Elle réfute la niaiserie trop souvent répandue, lorsqu'on parle du roman à énigme, d'un Sherlock Holmes défenseur de l'ordre établi et rend au personnage son caractère profondément anarchiste. Au moment d'une "résurrection" du roman noir, il n'est que juste que réaparaisse la figure mythique la plus importante du roman policier classique.

F.G.

MURDER BY DECREE

Réalisation : Bob Clark
Scénario : John Hopkins
Photo : Reg Morris
Production : René Dupont
Interprétation : Christopher Plummer, James Mason, David Hemmings, Susan Clark, Donald Sutherland, Anthony Quayle, John Gielgud et Geneviève Bujold.

LE RENARD DE BROOKLYN

Quelques truands s'entretuent pour une poignée de diamants, devant la caméra paresseuse d'Anthony Dawson, qui semble s'être uniquement intéressé à une scène d'explosion dans un dépot d'essence. Karen Black tient son rôle maintenant habituel de gentille fofolle, mais on découvre à la fin que ce n'était là que composition, alors qu'on se demandait ce qu'elle était venue faire ici. Lee Van Cleef est décidément de plus en plus insupportable, et seul Lionel Stander parvient à rendre son personnage quelque peu crédible. Il a d'ailleurs bien du mérite, l'intrigue paraissant progresser comme si les trois scénaristes crédités au générique avaient travaillé à tour de rôle, chacun sur une partie du film. Scénario inexistant donc, mise en scène ennuyée, et pour parachever le tout, on a oublié de sous-titrer plusieurs scènes. Après cela, on pourra toujours essayer de défendre la version originale auprès des inconditionnels du doublage...

P.M.

THE RIPP OFF

1978. 1 H 30
Production : Turi Vasile, pour Carlo Ponti
Réalisation : Anthony M. Dawson (Alias Antonio Margheriti)
Scénario : S. O'Neil, M. Primari et P. Costello
Images : Sergio d'Offizio
Son : Mario Bramonti
Distribution : Audifilm
Interprétation : Lee Van Cleef, Karen Black, Edward Albert, Robert Alda, Lionel Stander, Angelo Infanti, Antonelle Murgia...

RETOUR A LA BIEN AIMEE



Alors que certains se penchent sur le polar avec des airs supérieurs d'intellectuels «à-qui-on-ne-la-fait-pas» (et «Vous-allez-voir-un-peu-ce-que-vont-devenir-toutes-ces-débilités-entre-mes-mains-de-petit-génie»), et cela donne **«La chair de l'orchidée»** ou **«Ecoute voir»**, d'autres s'appliquent à construire un scénario, à mettre en place une intrigue, à faire vivre des personnages, sans se croire plus intelligents que leur sujet, et cela donne **«Retour à la bien-aimée»**.

La machination criminelle est ici, dans la minutie même avec laquelle elle est préparée, puis exposée, l'expression du désespoir du personnage de Julien, prêt à tout pour reconquérir sa femme et son enfant. Nul besoin de bavardages, d'explications, les rapports de Julien (Dutronc, une fois de plus remarquable) avec son ex-femme, avec son fils, avec son rival, avec même sa maison, sont tout entiers dans son comportement, dans la démarche criminelle qui est la sienne

Que Jean-Francois Adam se soit réservé le rôle du policier, démêlant les fils de l'intrigue, n'est sans doute en ce sens pas tout à fait innocent. Qu'il soit parvenu à une telle richesse, avec autant de simplicité et de rigueur, apporte la preuve qu'il est bien un authentique cinéaste. A noter également le très beau travail de Pierre Lhomme, dont les images glacées servent parfaitement le propos et la manière de Jean-François Adam.

P.M.

RETOUR A LA BIEN-AIMEE

France. 1978. 1 H 38
Production : ATC 3000, FR3, Prodis
Réalisation : Jean-François Adam
Scénario et dialogues : Jean-François Adam, georges Pérec, Jean Claude Carrière, Benoit Jacquot.
Images : Pierre Lhomme
Musique : Antoine Duhamel
Montage : Eric Pluet
Son : Pierre Lenoir
Décors : Danka Semenowiez
Interprétation : Jacques Dutronc, Isabelle Huppert, Bruno Ganz, Christian Rist, Jean-François Adam, Aline Bertrand...

CES GARCONS VENUS DU BRESIL



Adapter Ira Lewin à l'écran n'est pas une chose facile. Il faut savoir approcher la réalité en laissant pressentir que derrière elle se cache quelque chose d'inconcevable, dont la monstruosité choque les sens et l'esprit. Roman Polanski y avait réussi avec **Rosemary's baby**; Bryan Forbes avait échoué avec **Stepford wives**.

Franklin Schaffner commence bien l'approche réaliste. Mais quand entre en scène l'élément «monstrueux», il se laisse aller à une emphase regrettable. Rechercher un micro dans une pièce devient une mise à sac, et l'attaque d'un chien se transforme en grand guignol.

Le film va d'ailleurs hésiter entre les deux styles toute sa durée. La scène dans la prison convainc par sa sobriété et sa violence retenue ; la soirée nazie où Grégory Peck se déchaîne étonne par sa grandiloquence. Alors que dans les romans d'Ira Lewin, nous plongeons subtilement d'un monde à l'autre, ici nous sommes constamment projetés dans un univers codifié. L'angoisse ne progresse pas. Et l'affrontement final tourne au ridicule.



Une déception de la part de l'auteur de **Patton, Papillon** et **L'île des adieux**.
F.G.

THE BOYS FROM BRAZIL

Réalisation : Franklin J. Schaffner
Production : Robert Fryer
Photo : Henri Decae
Scénario : Kenneth Ross, Heywood Gould d'après le roman de Ira Lewin (ed. Robert Laffont).
Interprétation : Gregory Peck, Laurence Olivier, James Mason, Lili Palmer.

Dans notre dernier numéro, consacré à Jim Thompson, nous n'avions pas trouvé de photo du film «The Killer Inside Me», tiré du roman du même nom (en français «Le démon dans ma peau». Un collectionneur a eu la gentillesse de nous envoyer une photo de ce film de Burt Kennedy, inédit en France.



Comme vous l'indique Guy Botal dans sa rubrique TV, les romans de Claude Klotz, de la série Raner sont adaptés par Victor Vicas sous le titre «L'étrange Monsieur Duvallier» et diffusés depuis le 14 Juin (Six épisodes). Signalons que «Le Fleuve Noir» réédite tous les premiers «Raner». Parution pour Juillet : «Alpha-Beretta», «Jap-Job».

Les Editions «Jean Goujon» qui viennent de lancer la collection «Engrenage» retiennent pour une série «Brigade Spéciale».

Le roman «Dénouement avant l'aube» de Madeleine Coudray, (Grand Prix de la littérature policière 78) va faire l'objet d'une dramatique télévisée pour TF1 avec Madeleine Robinson dans le rôle féminin.

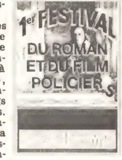
Il semble que Maggie Smith (qui a tourné dans «Voyage avec ma tante» et «Mort sur le Nil» succèdera à Margaret Rutherford pour le personnage de Miss Jane Marple dans le prochain film adapté d'un roman d'Agatha Christie.

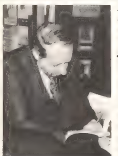
A Valence, sur l'initiative de la librairie «Le Bouquin», se dérouleront, les 28 et 29 Juin, deux journées sur le film et le roman Noir, avec projection de films, présence d'auteurs, et, bien entendu, «Polar» sera là !

CINE-POLAR ... Un choc pour l'été : une brochettes de films parmi les meilleurs du genre. Un été Noir dont «Polar» vous reparlera dans son prochain numéro. Aucun alibi ne sera accepté pour manquer cette sélection présentée par «Red Label» et «Polar». 33 films dont cinq inédits ! 4 nuits. Parmi tous les titres, quelques films : «Gum Shoe» de Stéphane Friars, «Le Canardeur» de Michael Cimino, «France S.A.» d'Alain Corneau, parmi les inédits un film de B. Boetticher, «Le Tunnel de la peur» de Richard C. Sarafian, etc...
CINE-POLAR se déroulera du 18 Juillet au 14 Août, au cinéma «La Clef» dans deux salles.

Photo de famille à Reims : (de gauche à droite, debouts) Robert Bloch, Jacques Darolles, le directeur de la Maison de la Culture, A.D.G., René Réouven, Louis C. Thomas, Maurice Bernard Endrèbe, André Paul Duchateau, Michel Lebrun, Jean Vautrin, (au premier plan) Alain Demouzon, Georges J. Arnaud, Hervé Prudhon, Léo Malet, Joseph Bialot.

Dans notre Série «Mais-où-vont-ils-chercher-tout-ça ?», nous sommes en mesure de vous dire que, contrairement à ce que vous avez pu entendre dire à droite ou à gauche («Le Monde», «Libé» ou p't-être l'inverse) la guerre des gangs n'a pas eu lieu à Reims. Les «Rouge» de Red Label et Les «Noirs» de la bande à Soulat, en festivaliers appliqués avaient d'autres chats à fouetter que de se mettre des beignes. L'ami Baudou, grand organisateur de ce premier festival avait prévu un programme copieux en films, expo, vente de livres et surtout présence d'auteurs (notre photo en témoigne). Ce qui manquait à Royan, était en abondance à Reims : enthousiasme et véritable amour du polar, du vrai. Seul petit problème : une organisation complètement folklo et de ce côté là, Jacques Baudou devra revoir sérieusement les choses d'ici le prochain Festival en 1980. Robert Bloch, invité officiel du festival et lauréat du «Bouchon de Cristal» en compagnie de Léo Malet, nous a livré ses impressions sur le festival de Reims de cette année. Vous connaissez beaucoup de journeaux qui peuvent se payer le luxe d'avoir Robert Bloch comme correspondant spécial ?

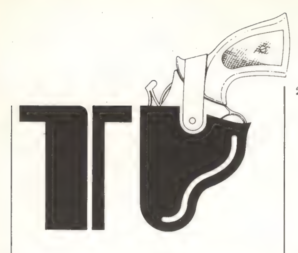




Lorsque je fus convié à assister - en tant qu'invité d'honneur - au Festival du roman policier, je ne savais très franchement à quoi m'attendre Voilà plus de trente ans que je participe à des conventions aux Etats-Unis et au Canada, mais ce devait être ma première expérience dans un pays où je n'étais jamais allé et dont j'ignorais totalement la langue. Naturellement, j'étais très flatté d'avoir été choisi et je désirais beaucoup m'y rendre, mais j'avais quelques inquiétudes.
Comment ferais-je pour communiquer avec l'assistance et répondre aux interviews ? Comment ferais-je pour m'adresser à mes collègues écrivains de France et bavarder avec mes admirateurs ? Y aurait-il seulement des admirateurs connaissant mes livres - et, si oui, cela les intéresserait-il de me rencontrer ? T
Toutes ces questions me traversaient l'esprit tandis que je traversai l'océan. A mon arrivée à Paris, je fus chaleureusement et généreusement accueilli par les directeurs des éditions PAC qui publient mes livres, et par François Guérif qui devait me tenir lieu à la fois de guide, d'interprète et de traducteur des questions qui m'étaient adressées - et de mes réponses.
Cela contribua à apaiser un peu mes craintes, mais tandis que nous roulions vers Reims, je me faisais encore du souci sur la façon dont je serais reçu et le moyen de communiquer avec mes hôtes et avec les spectateurs du Festival.
J'avais tort de m'inquiéter. Dès mon arrivée, je me retrouvai en compagnie de distingués collègues français qui me mirent tout de suite à l'aise. Ils paraissaient familiers avec ce que j'avais écrit, et le public aussi : les questions qu'ils me posèrent indiquaient une bonne connaissance de mon oeuvre.
Mes hôtes se montrèrent aimables, hospitaliers, soucieux de mon confort. Mieux encore, les spectateurs du festival étaient bien informés et bien élevés. Ils paraissaient heureux d'être là, d'écouter des orateurs tels que Léo Malet et ses confrères. L'ambiance était détendue et bon enfant, mais sérieuse. Les gens qui étaient là étaient sincèrement intéressés par le genre, aussi bien dans l'édition, à la télévision ou au cinéma.
Les jours suivants, j'eus l'occasion d'observer les personnes qui m'interviewaient. Ils étaient, tous les six, intelligents et bien informés : ils connaissaient mes oeuvres et étaient disposés à en discuter sérieusement. Ceci est très important pour un écrivain : trop souvent, nous avons affaire à ce genre de journalistes impatients et ignorants, qui se contentent visiblement de «faire leur boulot» d'un air ennuyé, avec le désir d'en terminer le plus vite possible pour aller interroger quelqu'un d'important - un lutteur professionnel, par exemple, ou un assassin d'enfant. Tandis que ces gens-là, eux, semblaient intéressés par ce que je leur disais. Pendant ce temps, mes hôtes continuaient à s'occuper de moi : la visite des caves de champagne et de la cathédrale furent mémorables.
Il subsistait néanmoins un dernier problème. Le samedi soir, on devait projeter un film adapté de l'un de mes romans et je devais prendre la parole, avant et après le film. Les gens viendraient-ils ? Et, dans l'affirmative, parviendrais-je à soutenir l'intérêt des spectateurs, alors qu'un interprète devait répéter tout ce que je disais ?
La réponse, je suis heureux de le dire, est oui. Les gens vinrent nombreux, remplissant le théâtre et les allées latérales. Ils m'écoutèrent et manifestèrent très gentiment leur approbation par leurs rires et leurs applaudissements. Ensuite, tous ceux qui, jusqu'à présent, n'avaient pas osé venir me parler se décidèrent à le faire - ayant compris, sans doute, qu'ils pourraient obtenir un autographe sans risque de se fraire trancher la gorge.
Donc, en ce qui me concerne, le Festival a dépassé mes plus hautes espérances, grâce à la gentillesse et à la prévenance de Jacques Baudou et de ses associés, et de Jacques Darolles, directeur de la Maison de la Culture. Ce fut une expérience dont je garderai toujours précieusement le souvenir avec la récompense qui me fut si généreusement octroyée.
Le français est une langue avec laquelle je ne suis toujours pas familier. J'en connais cependant suffisamment pour dire, du fond du coeur :

"Vive le Festival!"

— Robert Bloch



Côté «polar» à la T.V. la palme revient à FR3 et à son programmateur Patrick Brion. L'hommage aux Films Noirs U.S. retenant toute notre attention.

Revoir «L'ombre d'un doute» d'Hitchcock est un régal. Tout comme découvrir la composition de Bendix (loin d'Alan Ladd alors son partenaire habituel) dans «L'Impasse tragique» d'Hathaway.

Retrouver Preminger dans une série B de ses débuts : «Mark Dixon Détective» nous donne envie de revoir (en V.O.) : «Laura».

Redécouvrir «La Dame du lac» de Robert Montgomery est également un régal. Au fait Bob Montgomery connaissait-il «le roman d'un tricheur» de Guitry ? Tout comme lui il utilise la caméra subjective (elle remplace le héros qui commente l'histoire). Et ici c'est peut-être l'une des plus fidèles adaptations de Chandler, qu'il nous soit permis de voir. Delmer Daves se souviendra plus tard de cette forme d'écriture cinématographique dans «Les passagers de la nuit».

Côté feuilletons, TF1 et A2 meublent leurs grilles tant bien que mal. Une nouvelle série «Chapeau Melon et Bottes de Cuir» (TF1) ; une autre : «L'étrange Monsieur Duvallier», toujours sur TF1, d'après les inégaux romans de Klotz (mais faut voir la série entièrement avant de porter un jugement).

Sur A2, une reprise : la série «TANG» (hum ! hum !...), sorte de sérial à la française. Certains aiment. «Drôles de Dames» : jamais décevantes les pépées !... «Super Jaimie» : en pleine forme. Et nos bons vieux et toujours solides «Incorruptibles» : ça c'est du feuilleton.

Enfin «Hunter», série d'espionnage dont nous reparlerons dans notre prochain numéro si les exploits de Jim Hunter et de sa fiancée Marty Shaw (James Franciscus et Linda Evans) en valent la peine.

Guy Botal



T.F. 1

21 Juin — 20 H 35. **L'ETRANGE MONSIEUR DUVALLIER.** Série française. (Episode No 2 : «Karaté-Caramel»). Notes : Claude Klotz (auteur du roman «Karaté-Caramel» qui inspira cette série) présente ainsi son héros : «C'est une sorte de Robin des Bois moderne qui estime que le monde est mal fait et que l'argent est mal réparti.» Il vole donc les riches pour donner aux pauvres. Deux atouts à cette série : le réalisateur Victor Vicas («Les Brigades du Tigre») et le couple : Louis Velle-Sabine Azema.

23 Juin — 21 H 35. **CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR.** Série anglaise. (Episode No 2 : «Le piège»). Avec Patrick Mac Nee et Joanna Lumley.

25 Juin — 20 H 35. **LE FAISEUR DE PLUIE.** Film U.S. de Joseph Anthony. Avec Burt Lancaster. Un débat après le film sur le thème de la radiosthésie.

27 Juin — 20 H 35. **L'ETRANGE MONSIEUR DUVALLIER.** Série française. (Episode No 3 : «Bing-Banque»).

30 Juin — 17 H 35. **TEMPS X**

30 Juin — 21 H 35. **CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR.** (Episode No 3: «Méfiez-vous des morts»). Avec Patrick Mac Nee et Joanna Lumley.

5 Juillet — 20 H 35. **L'ETRANGE MONSIEUR DUVALLIER.** Série française (Episode No 4 : «Cosmos-Cross»)



A. 2
(Programmes sous réserve)

20 Juin — 15 H OO. **SUPER JAIMIE.** Série U.S. (Episode No 5. «Les naufragés»). Avec Lindsay Wagner et Martin Brooks.

21 Juin — 15 H OO. **LES INCORRUPTIBLES** Série U.S. (Episode No 15 : «L'histoire de Waxey Gordon) Avec Robert Stack et Sam Gilman.

24 Juin — 14 H 30. **DROLES DE DAMES.** Série U.S. (Episode No 10 : «Une radio pour les filles»). Avec Kate Jackson, Jaclyn Smith, Cheryl Ladd et Nicolas Coster.

25 Juin 12 H 15. **TANG.** Série française. (Episode No 1). Notes : en 13 épisodes nous suivons deux enquêtes parallèles menées par un commissaire et un étudiant cherchant à démasquer un mystérieux asiatique nommé «TANG». Avec Valery In Kijinoff, Xavier Gélin et Jacques Galipeau.

26 Juin 12 H 15. **TANG.** Série française (Episode No 2).

27 Juin 14 H OO. **LES INCORRUPTIBLES** Série U.S. (Episode No 17 : «Le roi du champagne») Avec Robert Stack et Lawrence Dobkin.

26 Juin 20 H 40. **LE FANTOME DU VOL 401.** Télé-film de Steven Stern et Bob Rosenbaum. Avec Ernest Borgnine. (Présenté dans le cadre des «Dossiers de l'écran». Débat : «Y a-t-il une vie après la mort ?»

27 Juin 13 H 35. **TANG.** Série française (Episode No 3)

27 Juin 15 H OO. **SUPER JAIMIE.** Série U.S. (Episode No 6 : «Concours de beauté»). Avec Lindsay Wagner et Martha Scott.

28 Juin 13 H 35. **TANG.** Série française (Episode No 4)

28 Juin 15 H OO. **LES INCORRUPTIBLES** Série U.S. (Episode No 16 : «Mort à vendre») Avec Robert Stack et Carol Eastman.

28 Juin **SUGARLAND EXPRESS** Film U.S. de Steven Spielberg (1974). Avec Goldie Hawn et Ben Johnson.
Notes : le drame d'un couple dont le mari s'évade d'un centre de pré-libération afin de récupérer son fils. Poursuite, otage et tragédie.

29 Juin 13 H 35. **TANG.** Série française (Episode No 5)

29 Juin 22 H 55. **LE BOURREAU.** Film espagnol de Luis Berlanga. Avec Nino Manfredi. Notes : Un chef d'œuvre d'humour noir.

1er Juil. 14 H 15. **DROLES DE DAMES.** Série U.S. (Episode No 11 : «L'amour rend aveugle») Avec Kate Jackson, Jaclyn Smith et Cheryl Ladd.

2 Juil. 13 H 35. **TANG.** Série française (Episode No 6)

2 Juil. 15 H OO. **SUPER JAIMIE.** Série U.S. (Episode No 7 : «Chasseur de fantômes».

3 Juil. 13 H 35. **TANG.** Série française (Episode No 7)

3 Juil. 15 H 00. **SUPER JAIMIE.** Série U.S. (Episode No 8 : «Double identité».

4 Juil. 13 H 35.**TANG.** Série française (Episode No 8)

4 Juil. 15 H OO. **SUPER JAIMIE.** Série U.S. (Episode No 9 : «Les griffes»

5 Juil. 13 H 35. **TANG.** Série française (Episode No 9)

5 Juil. 15 H 00. **SUPER JAIMIE.** Série U.S. (Episode No 10 : «Témoin du passé».

6 Juil. 13 H 35. **TANG.** Série française. (Episode No 10)



FR 3
(Programmes sous réserves)

20 Juin 20 H 30. **LA LETTRE DU KREMLIN.** Film américain de John Huston (1970). Avec Bibi Anderson, Richard Boone, Orson Welles et Raf Vallone.
Notes : Cette excellente adaptation du roman de Noël Behn nous entraîne dans l'univers mystérieux et tragique des espions. Un super Huston hélas méconnu du grand public.

24 Juin 22 H 30. **L'IMPASSE TRAGIQUE.** Film U.S. d'Henry Hathaway (1946). Avec Clifton Webb, Lucille Ball et William Bendix.
Notes : Chose rare, Lucille Ball dans un rôle dramatique. Une séquence d'anthologie : l'auto fonçant sur Clifton Webb.

1er Juil. 22 H 30. **MARK DIXON DETECTIVE.** Film U.S. D'Otto Preminger (1950). Avec Dana Andrews et Gene Tierney.
Notes : Le destin d'un fils de gangster devenu détective. Gene Tierney apporte sa troublante sexualité à cet excellent Preminger depuis longtemps invisible en France.

4 Juil. 20 H 30. **MON FILS EST INNOCENT.** Film U.S. de Mark Robson (1956). Avec Glenn Ford, Dorothy Mc Guire et Arthur Kennedy.
Notes : laborieuse adaptation par Don M. Mankiewicz de son roman. Mise en scène sans trouvaille. Dommage l'interprétation est judicieuse.

8 Juil. **LA DAME DU LAC.** Film U.S. de Robert Montgomery. (1947) Avec Robert Montgomery et Audrey Totter. Notes : un chef d'œuvre d'après le roman de Chandler. Historiquement le premier film U.S. où la caméra s'identifie au héros : Philip Marlowe. Dans son genre : génial.



SORTIS EN MAI 1979

«Le Plaisir des Puissants» de Jean Laborde, J.C. Lattès, 55 F. (Voir critique dans ce numéro.
«Miss» de Janine Oriano, Fayard, 45 F.
«Comme une noix de coco» de Patricia Moyes (Coll. Le Masque No 1565) Librairie des Champs-Elysées, 7 F.
«Trahison en tout genre» de Exbrayat (Collection Le Masque No 1566) Librairie des Champs-Elysées, 7 F.
«Des Fleurs» de Elisabeth Seibert (Coll. Le Masque No 1568) Librairie des Champs-Elysées, 7 F.
«Qui commande ici ?» de M. Mcshane (Coll. Le Masque No 1568) Librairie des Champs-Elysées, 7 F.
«Chant funèbre pour un gitan» de Charles Exbrayat (Coll. Le Livre de Poche Policier No 5255) Librairie Générale française, 6 F. (Réédition).
«Des demoiselles imprudentes» de Charles Exbrayat (Coll. Le Club des Masques No 369) Librairie des Champs-Elysées, 8 F. (Réédition)
«OSS 117 compte les coups» de Josette Bruce (Coll. Jean Bruce No 193) Presses de la Cité, 9,50 F.
«Les trente neuf marches» de John Buchan, préf. de Boileau-Narcejac, Arthaud, 35 F. (Réédition).
«Chères soeurettes» de Fernand Descombes (Coll. Suspense poche No 106) Eurédif, 10 F.
«Fu Manchu» Tome V Les Tambours de Fu Manchu - L'île de Fu Manchu de Sax Rohmer Edit. Alta, 60 F. (Réédition).
«Bloody Mary» de Jean Vautrin, Edit. Mazarine, 42 F. (Voir critique dans ce numéro).
«Imbroglio Negro» de Chester Himes (Coll. Carré Noir No 306) Gallimard, 9,50 F. (Réédition).
«Rapt» de Alain d'Ubrieu (Coll. Engrenage, No 2) Jean Goujon, 10 F. (Voir critique dans ce numéro).
«Pas ce soir, chérie» de Alex Varoux (Coll. Engrenage No 3) Jean Goujon, 10 F.
«S.A.S. - Voir Malte et mourir» de Gérard de Villiers (Coll. SAS Plon, 9,50 F.)
«Massacre à Manhattan» de Gérard Cambri (Coll. Cash No 2) Fleuve Noir, 9,50 F.
«Ouragan sur la Maison-Blanche» de Gérard Cambri (Coll. Cash No 1) Fleuve Noir, 9,50F
«Le rideau de brume» de André Caroff (Coll. Super luxe Fleuve Noir No 67) Fleuve Noir, 9,50 F.
«Cible à Cuba pour un tueur» de Serge Jacquemard, Fleuve Noir, 41,50 F.
«Les apôtres du Saint-Pèze» de Claude Joste (Coll. Spécial Police No 1487), Fleuve Noir, 9,50 F.
«13 porte-malheurs» de Peter Randa (Coll. Spécial Police No 1488) Fleuve Noir, 9,50 F.
«Le courage de l'inconscience» de Mario Ropp (Coll. Spécial Police No 1489) Fleuve Noir, 9,50 F.
«Ma canaille au Canada» de Paul Sala (Coll. Spécial Police nO 1490) Fleuve Noir, 9,50 F.
«Prescription demain Minuit» de P.M. Perreaut (Coll. Spécial Police No 1491), Fleuve Noir, 9,50 F.
«Le djighit» de David Morgon (Coll. Spécial Police No 1492) Fleuve Noir, 9,50 F.
«Le dernier rendez-vous du Président» de Adam Saint-Moore (Coll. Spécial Police No 1493) Fleuve Noir, 9,50 F.
«Le parfum du diable» de Adam Saint-Moore (Coll. Spécial Police No 1494), Fleuve Noir, 9,50 F.
«La mort vient toujours seule» de André Lay (Coll. Spécial Police No 1485) Fleuve Noir, 9,50 F. (Voir critique dans ce numéro).
«Le fantôme du chimpanzé» de Fredric Brown (Coll. Red Label BB) Red Label, 12 F. (Réédition).
«Rendez-vous avec un tigre» de Fredric Brown (Coll. Red Label BB) Red Label, 12 F. (Réédition).
«L'homme disparu» de Alain Absire, Edit. Libres-Hallier, 39 F.
«L'élégant» de Albert Simonin, Gallimard, 32,75 F. (Réédition).
«Double crime à Moscou» de Zoïa Bogouslavskaïa (Coll. Les grandes traductions) Albin Michel, 45 F.
«Défi à la mort» de Clifford Irving et Herbert Burkholz, Gallimard Hors Collection, 49 F. (Voir critique dans ce numéro).
«Les Voluptuaires» de Betty E. Ullman (Coll. Thrillers) Fayard, 55 F. (Voir critique dans ce numéro).
«Les Trois crimes de mes amis» de Georges Simenon (Coll. Folio No A37112) Gallimard 10 F. (Réédition).
«Trois minutes avant minuit» de Mildred Davis (Coll. Red Label) PAC, 24 F.
«L'épouvantail» de Patricia Highsmith, Calmann-Levy, 43 F.
«La traque» de Herbert Lieberman, Le Seuil, 49 F.
«Les cendres de la haine» de David Morell, Belfond, 49 F.
«Meurtres à Los Angeles» de Thomas Sanchez, Le Seuil, 42 F.
«Une perruque blonde» de Harry Carmichael (Coll. Le Club des Masques) Librairie des Champs-Elysées, 7,50 F. (Réédition).
«Le Vallon» de Agatha Cristie (Coll. Le Club des Masques) Librairie des Champs-Elysées, 7,50 F. (Réédition).
«La grande fenêtre» de Raymond Chandler (Coll. Carré Noir No 305) Gallimard, 9,50 F. (Réédition).
«La nuit tombe» de David Goodis (Coll. Carré Noir No 307) Gallimard, 9,50 F. (Réédition).
«Le salon du prêt à saigner» de Joseph Bialot (Coll. Super Noire No 110) Gallimard, 10 F. (Remis en vente avec bande «Grand Prix de littérature policière».)
«Je vais faire un malheur» de Russel Greenan (Coll. Série Noire No 1725) Gallimard, 12 F.
«T'es plus mon frère» de Domini Wiles (Coll. Série Noire No 1726) Gallimard, 12 F.
«Ciné-Magouille» de Max Wilk (Coll. Série Noire No 1727) Gallimard, 12 F. (Voir critique dans ce numéro).
«La cavalcade romaine» de Ralph McInerny (Coll. Série Noire No 1728) Gallimard, 12 F.
«Le rat de Venise» de Patricia Highsmith (Coll. Thrillers, le Livre de Poche No 7426/7) Librairie Générale Française, 9,50 F. (Réédition).
«La porte en face» de Laird Koenig (Coll. Thrillers, le Livre de Poche No 7427/8) Librairie Générale Française, 9,50 F. (Réédition).

ROBERT BLOCH UN GRAND DU ROMAN NOIR EN ROUGE.



L'écharpe. "Grand auteur du roman noir, Robert Bloch est considéré comme le meilleur écrivain de terreur américain. L'humour noir côtoie la psychanalyse... Un roman solidement mené". Revue Internationale de Criminologie.



Le crépuscule des stars. "Ce livre est un très grand roman. L'apothéose des dernières pages confine au sublime. On a peu l'occasion de lire des textes policiers d'une telle valeur littéraire. Alors ne le manquez pas ". Le Matin de Paris.



L'incendiaire. "L'incendiaire est un thriller de la veine de "Psychose". Un habile suspense qui procède d'une approche angoissante de la personnalité d'un narrateur dont on ignore s'il est ou non responsable du terrifiant crescendo final... Un merveilleux suspense !" Les Nouvelles Littéraires.

RED LABEL, L'ASSURANCE D'UN BON POLICIER.